



La rage d'être publiée

**JAMES JOHNS
A LÉGUÉ À
LA POSTÉRITÉ
UNE OEUVRE**

ENTIÈREMENT imprimée à LA MAIN!

KATIA GAGNON
collaboration spéciale
MONTPELIER (Vermont)

■ Certains sont prêts à tout pour gravir l'escalier de la gloire. James Johns, un Vermontais du siècle dernier, constitue probablement le spécimen le plus original de ces affamés de célébrité. Pour donner à ses opinions la légitimité de la chose imprimée, il a produit pendant plus de 60 ans un journal, le *Vermont Autograph and Remarker*, qu'il rédigeait entièrement... à la main!

« Les Américains ont toujours eu le désir persistant d'écrire, d'imprimer ou de publier leurs oeuvres », écrit Robert W. G. Vail, dans les documents de la Bibliographical Society of America. C'est le cas du jeune James: dès l'âge de 13 ans, il s'amuse à imiter les caractères d'imprimerie sur un vieux bout de papier. Il raffine rapidement son art et imite bientôt presque parfaitement les pages fraîchement sorties de presses mécaniques.

En 1810, « mû par un désir incontrôlable de voir ses opinions reproduites officiellement sous son nom en caractère d'imprimerie », note M. Vail, il commence à produire un journal, la *Huntingdon Gazette*, qu'il distribue par la poste à de fidèles abonnés. Le journal, qu'il produit épisodiquement, n'a qu'une vingtaine de centimètres de haut et une dizaine de large, mais la rédaction de tous les caractères à la main — chaque exemplaire compte 1500 mots — reste une tâche herculéenne: il lui faut en moyenne une demi-journée pour réaliser chaque exemplaire. On comprend qu'à ce rythme, il limite sa production à une douzaine... qu'il vend au modique coût de 25 sous la copie. En déménageant de la petite localité de Huntingdon pour s'établir à Starkshaw, il change le nom de son journal qui devient le *Vermont Autograph and Remarker*.

Curiosité aidant, il devient rapidement le collectionneur assidu de toutes les nouvelles du voisinage: « aucun événement survenu dans les villes et villages environnants ne lui échappait. Il était un auditeur avide pour chaque

histoire d'ours et chaque anicroche avec les Indiens », écrit M. Vail. La mort accidentelle de James Crane en 1856, le mariage de Lydia Morill et Timothy Drinkwater, en 1857 et le poids de la plus grosse pomme de terre de l'an 1860 sont tous consignés dans le *Vermont Autograph & Remarker* de l'époque. Et James Johns était loin de se limiter à l'actualité purement locale: il informe ses concitoyens des élections prochaines dans l'état du Vermont, publie la liste des élus, rapporte les rumeurs de corruption au sein du gouvernement de l'Etat de New-York.

En fait, ce représentant par excellence de la race des New Englanders individualistes, farouches et têtus, a produit des tonnes de documents écrits: deux grandes caisses en sont remplies à la Vermont Historical Society, à Montpelier. Il tenait notamment un « Journal de la température », où, à chaque jour, pendant près de cinquante ans, il a scrupuleusement noté les caprices de la météo. On peut notamment y apprendre que le 3 février 1848, un soleil éclatant brillait sur le Vermont mais qu'un orage est malencontreusement venu gâcher la journée...

Johns écrit également des nouvelles et de courts romans qu'il relie à la main. Il écrit également des essais, des chroniques historiques, des commentaires politiques, des poèmes, noircit des feuilles de musique. En fait, son oeuvre — entièrement rédigée à la main — est tellement considérable qu'on se demande quand il a trouvé le temps de travailler sur sa ferme!

Qu'est-ce qui le motivait à tant produire? « L'assurance de passer à la postérité », précise Robert W. G. Vail. Rejeté par l'intelligentsia journalistique de l'époque — il envoie pendant plusieurs années sa « publication » à d'autres journaux dans l'espoir qu'on lui rende la pareille, mais en vain — James Johns a toujours cru qu'un jour, le monde s'émerveillerait de son oeuvre d'une incroyable minutie.

Malheureusement, ce souhait ne s'est pas concrétisé: sauf au sein de la petite communauté vermontaise, où il jouit d'un prestige affectueux, la plupart des Américains n'ont jamais entendu parler de James Johns ou de son journal...

Et l'escalier de la gloire reste toujours aussi escarpé.



En compagnie d'un guide
découvrez
les secrets des

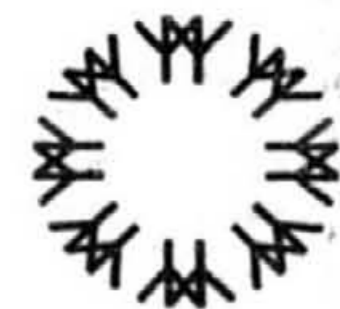
durée : 1h30

Floralties

Le parc des Îles, des vacances en vert et bleu

Situés au coeur de l'île Notre-Dame,
ces jardins sont composés de
8 000 rosiers et
100 000 fleurs annuelles.

Quelle belle occasion,
l'espace d'un instant, de rêver en couleur.



Parc des Îles
Renseignements
872-6093

A votre tour

Le frère de Marcellus François appelle la société à devenir plus vigilante

Le 31 juillet a toujours été un jour spécial pour ma famille. Mon frère Glen et moi sommes tous deux nés à cette même date, avec six années d'écart.

Le 31 juillet porte maintenant un tout autre sens, plein de tristesse, car ce même jour en 1991 nous avons enterré mon frère, Marcellus.

Nous avons tous entendu comment Marcellus François a été pris pour un autre soupçonné par la police de tentative de meurtre, comment lui et les trois autres occupants de sa voiture ont été encerclés et assaillis en plein cœur du district financier de Montréal et comment il a été atteint en plein front d'une balle de M-16 tirée à bout portant par un membre de l'escouade tactique de la C.U.M.

Deux semaines plus tard, il mourrait à l'Hôpital Général de Montréal. Marcellus n'avait pas de dossier criminel, n'était pas recherché par la police, n'était pas armé et portait sa ceinture de sécurité.

Depuis, il y a eu quatre enquêtes, des centaines de recommandations mais aucun effort con-

cret n'a été mis en œuvre pour éviter que ces circonstances ou d'autres similaires ne se reproduisent.

De plus, aucun des 18 policiers impliqués dans cette affaire n'a encore fait l'objet de mesures disciplinaires. Tous ces policiers sont membres de la Fraternité. Marcellus a aussi des frères. Nous ne l'avons pas oublié.

Nous devons condamner ce type de comportement irréflecté et contraire aux normes professionnelles qui peut entraîner des erreurs coûtant la vie de simples citoyens.

Les policiers étaient très conscients d'une sérieuse probabilité d'erreur. Malgré cela, aucun d'entre eux n'a pris le soin de réévaluer la situation ou même de faire les vérifications d'usage.

Ils ont tiré d'abord, vérifié ensuite et constaté qu'ils s'étaient trompés de personne.

Michel Tremblay déclare qu'il a tiré le coup fatal parce qu'il se croyait en danger de mort. Certains d'entre nous aimeraient le croire. Cependant, il ne faut pas oublier que Marcellus n'était pas l'agresseur. Le policier s'est lui-

même placé dans cette situation. Il estimait sa vie en danger, non pas à cause de ce qu'il voyait, mais de ce qu'il imaginait: une arme qui, en fait, n'a jamais existé. On pourrait en conclure qu'ils pensaient pouvoir agir ainsi sans avoir à rendre des comptes.

Le danger ressenti par le policier était, je le soupçonne, dans sa tête, introduit à un jeune âge sous la forme de préjugés et de notions préconçues au sujet de certains groupes minoritaires — les Noirs en particulier — qui influencent ses perceptions, son jugement et donc sa capacité d'accomplir efficacement ses fonctions.

Il est, avec tous ceux qui entretiennent des préjugés similaires, une menace à la société.

Il est inquiétant de constater que, de toute évidence, la force policière fait passer la sécurité de ses policiers avant celle des contribuables: le public qu'ils se sont engagés à servir et protéger, les premiers employeurs de la police.

On se demande alors comment nos droits fondamentaux sont protégés lorsque notre droit le

plus fondamental — le droit de vivre — est violé et lorsque le gouvernement, notamment le ministre de la Sécurité publique réclame la tenue d'enquêtes dont il ignore les recommandations.

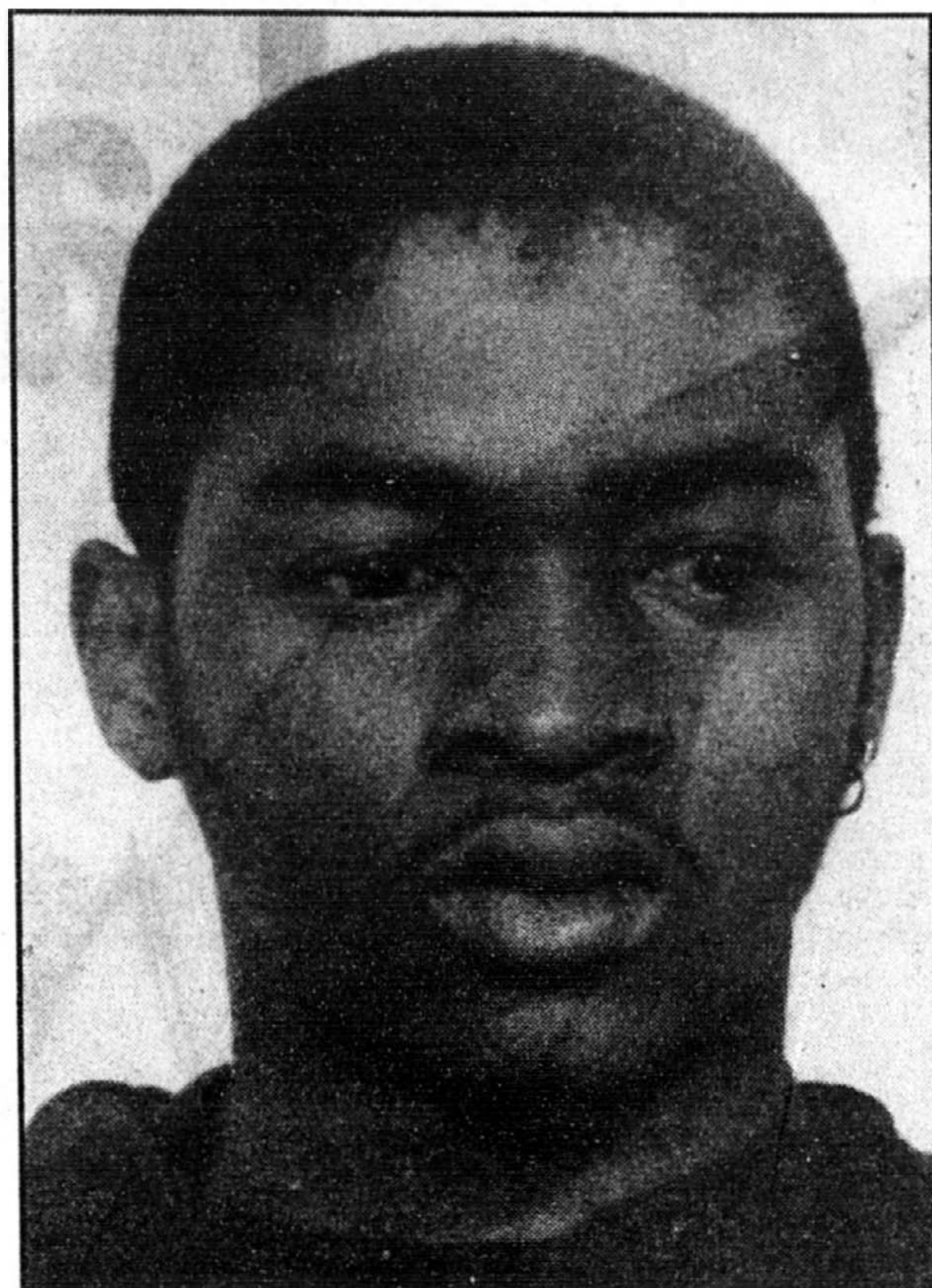
Chacun semble prêt à pointer du doigt divers éléments mais sans reconnaître le fond du problème ou sans avoir le courage de s'attaquer à la vraie question: celle du racisme institutionnalisé.

Je pense qu'un message clair doit être envoyé à tous ceux qui par leur manque flagrant de professionnalisme et de respect envers la vie des citoyens abusent du pouvoir qui leur est conféré par leur poste.

Tant que leurs actes demeureront impunis, de tels événements peuvent se reproduire.

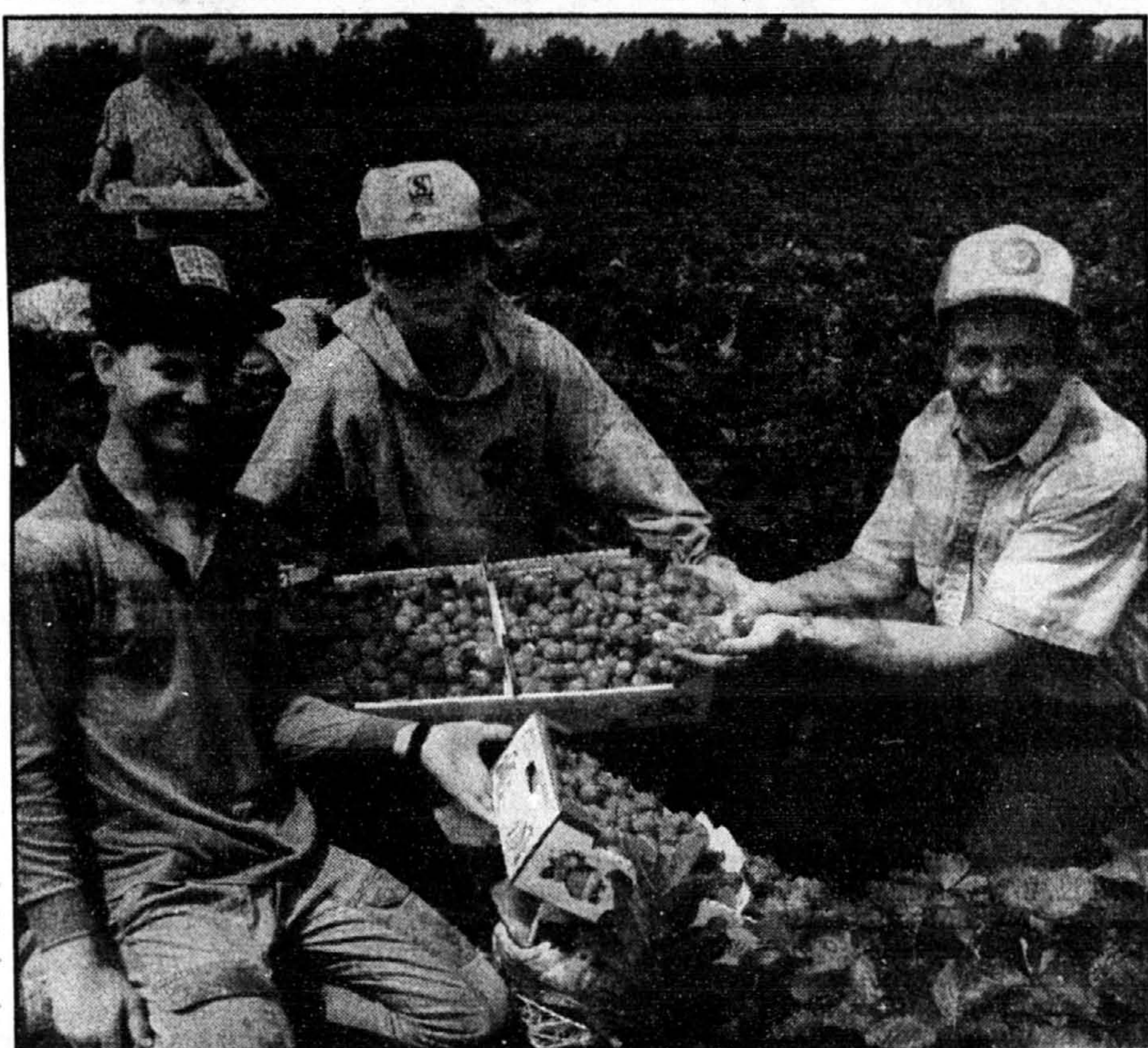
Ces lignes sont plus qu'une lettre; elles sont un appel à tous les Canadiens pour qu'ils ouvrent leurs yeux, leurs cœurs et leurs esprits, et qu'ils soient plus vigilants en exigeant que tous leurs droits soient respectés.

Johnny FRANÇOIS



Marcellus n'avait pas de dossier criminel, n'était pas recherché par la police, n'était pas armé et portait sa ceinture de sécurité.

La boîte aux lettres



Chez Normand Gauvin, les jeunes consommateurs peuvent ramasser leurs fraises eux-mêmes.

Vive les fraises... au magasin!

Si la rentrée des classes fait penser à la cueillette des pommes, la fin de l'école s'associe au temps de la cueillette des fraises. Activité fétiche des enfants, elle symbolise le beau temps, les vacances et... la crème chantilly!

Comme chaque année, par un beau matin ensoleillé, mes enfants, trois de leurs amis et moi-même nous nous préparons, casquettes et crème solaire dans nos poches, à nous courber pour dénicher les trésors rouges sous l'épais feuillage.

Un rappel dans l'auto des principes d'usage du parfait cueilleur (suivre son rang, ne pas courir à travers le champ, ne pas lancer de fraises, ne pas arracher les feuilles...) aiguise notre impatience et ravive notre souvenir gustatif. Chacun imagine le moment délicieux de la première bouchée: chair chaude et sucrée que l'on écrase entre la langue et le palais pour en découvrir toute la saveur...

Malheureusement, tout notre entrain gourmand disparaît en franchissant les barrières de la ferme Roger Marinneau à Ste-Dorothée. Impossible de cueillir des fraises: trop d'enfants pour un seul adulte. Nous avons juste droit, et encore sous surveillance étroite, à aller dire un rapide bonjour au poney de la ferme.

Mon amie venue me rejoindre avec ses trois enfants (9, 8,

6 ans) connaît le même refus cinglant.

Bien consciente de la somme de travail et d'entretien qu'exige le champ de fraises, je reconnais tout le respect et l'attention que l'on doit accorder à la cueillette. Et les enfants aussi sont au courant de cela. A huit et même sept ans, il me semble que n'importe quel enfant est capable de respecter des consignes et de cueillir correctement des fraises (surtout quand ils le font depuis tout jeune, chaque saison, dans les mêmes conditions).

Quant aux plus jeunes, mes propres enfants, je suis tout à fait capable de les guider dans la cueillette. N'oublions pas que je ne suis pas là pour effectuer un nombre record de paniers dans un minimum de temps.

Je suis là pour accompagner les enfants dans cette si agréable activité qui les rapproche de la terre (ça c'est évident!) et leur permet l'autonomie de leur geste et de leur choix. Mais ne dites pas que cette ferme n'aime pas les enfants, elle accueille plusieurs garderies. Des garderies organisées, à grand renfort de moniteurs!

Pauvre mère irresponsable de quatre enfants qui arrive à l'improviste avec son troupeau imbécile, indiscipliné et dévastateur.

Quelle chance a-t-elle face aux autobus jaunes? Le débat sur la famille s'élargit. En acceptant de déléguer une part de plus en plus grande de leur

rôle parental à des spécialistes de la garde, les parents y perdent le droit d'organiser eux-mêmes leurs sorties avec leurs propres enfants. Vive les enfants, mais des enfants parqués, encadrés et pourquoi pas sous effet de somnifère.

Toutes les mères au foyer n'ont pas à leur disposition des chaperons pour les accompagner dans leurs sorties familiales, ou bien même d'un mari capable de se libérer de son emploi un lundi matin... avec quatre enfants, on ne peut pas badiner avec le seul revenu familial.

Je savais déjà qu'avoir quatre enfants était source de contrainte mais jamais je n'avais vécu un refus à cause du nombre, surtout pour une activité en plein champ.

Est-ce que cette ferme aurait accepté le chien d'un couple de retraités venant s'adonner aux joies de l'autocueillette? À vérifier mais sans moi...

Des commerçants avec aussi peu de savoir-vivre et de délicatesse de cœur feraient mieux de retourner travailler leurs champs, de n'ouvrir leur récolte qu'à des membres sélectionnés et d'enlever leur si appétissante pancarte d'autocueillette.

À vos familles nombreuses qui veulent faire découvrir les charmes de la campagne à leurs enfants: attachez vos enfants aux paniers et les paniers à vos baskets ou inscrivez vos chérubins à la garderie...

Catherine CUVEELE

Fermer là, pour ouvrir ailleurs!

Madame Dubord,

Vous avez parfaitement raison! et vous usez de la voie journalistique pour faire savoir à la ministre de la Santé ce que je me permettais de faire par voie épistolaire, craignant que, trop préoccupé par les calculs et les coupures financières elle ne dispose plus de temps pour lire les quotidiens et y découvrir les doléances des citoyens concernant le système de santé.

Et les inquiétudes des laissés pour compte, qui, comme vous et moi, subissent les aléas des décisions qu'elle prend, décisions arbitraires, à l'emporte-pièce, incompatibles avec les besoins des malades occultés de notre si «beau système de santé» qui n'existe plus qu'en fonction des structures administratives et dont le premier souci est de sabrer dans les coûts pour justifier l'urgence de la fermeture de chambres d'hôpitaux, de salles d'opération, etc... pendant qu'on projette la construction de nouveaux centres hospitaliers quelque part, ailleurs, pour satisfaire à on ne sait trop quoi!

(Promesse pré-électorale, sans doute!) Madame la ministre et sa cohorte de techniciens des structures savent-ils que les hôpitaux sont créés exclusivement pour soigner les malades et faut-il leur rappeler que le but premier de ces institutions est de sauvegarder la santé et d'aider ceux qui risquent de la perdre?

L'administration des soins de santé est-elle devenue un exercice comptable où le plus drastique des «coupeurs de fonds» ne fait que traiter avec les chiffres pour démontrer son habileté administrative, en oubliant l'aspect humain pour ne pas dire humanitaire d'une

société en quête d'un mieux-être qu'elle paie, en définitive, de ses deniers.

Dans notre belle société, dite modèle démocratique, il est quand même bizarre que ce soient les citoyens ordinaires ou anonymes qui souffrent toujours le plus des conséquences des restrictions budgétaires; n'ayons crainte pour nos décideurs gouvernementaux: de par leur statut et les accointances qu'ils se créent de par leur fonction, ils ne fréquentent ni les urgences, ni les salles de triage des cliniques externes, ni le centre hospitalier montréalais qui agit comme «DISPATCHER» (pardonnez mon anglicisme) pour les orienter vers le centre hospitalier qui semble le plus adéquat pour les traiter par la suite, non!

Ces dignitaires du pouvoir ne se retrouvent jamais dans les salles d'attente des cabinets de consultation; on les visite dans leur habitat personnel ou professionnel ou on leur réserve des rendez-vous qui ne souffrent aucun retard, ou des consultations à leur convenance de dignitaires élus par nos soins, avec le choix de l'heure et du lieu de la consultation. Traitements de faveur!

Combien d'années ont mis les technocrates de la santé, pour découvrir que les «bouffeurs de pilules» le sont devenus par les soins des médecins prescripteurs et que les consommateurs de soins de santé à outrance, ne font que se soumettre aux exigences des demandeurs de consultations interdisciplinaires nombreuses, répétitives, avant de poser le diagnostic?

N'en avez-vous pas fait l'expérience, vous-même, en urologie? Que dire du minutage

des visites médicales: le chrono n'est pas le même pour tous, il varie selon que vous êtes notable ou selon le rang social qui vous est dévolu, d'où les petites ou grandes visites médicales, en cabinet de consultation.

Qui sait qu'en cas d'urgence, il vaut mieux se rendre à pied, en trottinette, à cheval ou en taxi, à la clinique de son choix plutôt que de recourir à l'ambulance qui vous amènera un ipso facto et illico au milieu médical de «dispatching» montréalais où l'on jugera si vous devez retourner chez vous, au centre d'accueil ou à un autre hôpital dont la spécialité cadre avec la pathologie que vous présentez... coûteux, ce procédé, non! Dans le domaine de la santé comme dans tous les autres, ce sont les citoyens de la base qui écopent, d'où l'urgence pour chacun de nous de faire preuve de vigilance dans le choix de ceux que nous conduisons au Salon de la race; y penser sérieusement et sérieusement avant de nous présenter aux isolements électoraux.

Qui définit les priorités dans les ministères: des bureaucrates ou des spécialistes? Mais pourquoi nous leurrer; nous comptons si peu, pauvres citoyens ordinaires, dans les pré-occupations de nos élus, qui au nom de la rationalisation nous imposent des conditions insoutenables et déraisonnables dont nous portons, seuls, les nocifs effets. S'il y a dérapage dans les services de santé, qui est responsable: le consommateur seul ou lui et les professionnels qui les incitent à le devenir?

Que sont les disciples d'Esculape, devenus?

Liliane BOULANGER
Brossard

J'ai failli voir le futur

Le samedi 2 juillet, je me suis promené du côté de l'exposition *Images du futur*.

Il était tard, aux environs de 21 h 30 mais comme la brochure indique que la fermeture se fait à 23 h je me suis permis de jouer au touriste et d'acheter mon billet d'entrée (10,50 \$).

Le préposé me confirme qu'il me reste assez de temps pour tout visiter.

La première partie de l'exposition n'a rien du Japon ou du futur.

Je saute à la suivante. Quelques expériences interactives d'une sensibilité toute spéciale sont présentées et c'est ma foi fort intéressant. Suit la présentation de films d'animation par ordinateur.

Passionnant! Sauf que... À 22 h 30, un des films s'arrête au

beau milieu de la projection sans explication.

Après avoir trouvé le projectionniste, il me dit que sa journée achève et qu'il aimerait bien rentrer chez lui à 23 h.

Grognon mais curieux de poursuivre la visite, je m'intéresse à une des installations quand on éteint l'électricité à 22 h 45. Un autre préposé me donne la même réponse.

J'ai donc quitté, déçu de penser que malgré le chômage actuel et malgré les efforts pour attirer les touristes, des employés puissent se permettre un tel manque de respect envers la clientèle.

Une suggestion aux organisateurs: annoncez la fermeture pour 22 h ou trouvez des gens qui veulent travailler.

Benoit FILION
Montréal

Mille mercis à la Cité de la santé

Le printemps dernier, notre petite Marie-Clara nous quittait, quarante-quatre jours après sa naissance.

Elle aura passé la plus grande partie de sa courte vie à la Cité de la Santé de Laval.

Dans cet océan de coupures et de rationalisation des soins que vit le milieu hospitalier, la chaleur de l'accueil qui lui fut rendu nous a impressionnés.

Mille mercis aux Diane, Johanne, Josée, Judith, Sophie et à toutes les autres de l'unité de pédiatrie. Elles l'ont bercée, chouchoutée et ont ainsi rendu son bref passage plus doux et plus agréable. Un grand merci à François, son médecin, pour tout son soutien.

Anne Marie DUBOIS
Normand Savard

Livres

La vie des livres

PIERRE VENNAT

Jean-R. Boudon honoré en France

Le poète montréalais Jean-Raymond Boudon est revenu de Paris avec le Grand Prix international des Amitiés françaises, décerné par la Société des poètes français pour son dernier recueil, *L'Éternité est une femme*, un recueil de 99 poèmes.

Ce prix est alloué, tous les deux ans, à un poète, hors de France, soit pour son oeuvre globale, soit pour la publication d'un livre important. Le grand poète québécois Robert Choquette, aujourd'hui décédé, ainsi que le sénégalais Léopold Senghor figurent parmi les lauréats passés de ce grand prix.

Des livres pour les Lavallois

La Société littéraire de Laval (667-2666 ou 622-7018) nous a écrit pour nous demander de faire savoir aux intéressés qu'elle sollicite la générosité du public qui aimerait faire don de livres usagés à son organisme.

Arts et lettres de France

Arts et Lettres de France, association culturelle qui organise des concours littéraires, relance son cours littéraire annuel. Il est ouvert du 1er au 15 novembre 1994. On peut s'y inscrire dans les catégories poésie, contes, nouvelles, romans, pièce de théâtre, essais, biographies et ouvrages historiques.

On s'y inscrit en écrivant (avec coupon-réponse international oblitéré) à: Arts et Lettres de France, Secrétariat au Concours, 61, rue Kléber, Bordeaux, France, 33800.

Culture et société pluriethnique

La Revue internationale d'action communautaire, dont le secrétariat de rédaction se trouve à l'École de service social de l'Université de Montréal, publie un numéro thématique de quelque 200 pages intitulé *Identités et nouveaux rapports sociaux dans les sociétés pluriethniques*.

Dans le communiqué accompagnant le numéro, le directeur de la Revue, Frédéric Lesemann, professeur à l'Université de Montréal résume ainsi ce débat crucial: «On envie aux autres leur culture solide alors même que l'on voit la sienne s'ébrécher progressivement».

Culture et assurance-santé

Les publications culturelles se défendent. N'aiment pas qu'on compare leurs subventions au maintien de l'assurance-maladie ou des services d'éducation. Certaines le font d'ailleurs avec un certain humour, même si, bien sûr, on ne manque pas de dénoncer «la logique insipide des sondages» et la «perception simpliste de la culture et des arts par une certaine presse bien pensante», pour reprendre les mots d'un communiqué de Robert Legendre, codirecteur

de la revue *CV photo*, beau magazine de photographie contemporaine.

Legendre y va d'ailleurs, dans le numéro d'été de *CV Photo* d'un éditorial sur la question, s'en prenant particulièrement à un article récent de Marie-Agnès Thellier dans *L'Actualité* où celle-ci écrit que la culture coûte trop cher et faisait écho à un sondage CROP où 67 p. cent des Québécois affirment qu'ils seraient favorables à la suppression des subventions dans les domaines des arts et de la culture.

Et Legendre de commenter: «Le président de CROP précise, naturellement, dans cet article que ses sondés préfèrent sauvegarder les choses essentielles de la vie: l'assurance santé, les pensions de vieillesse, l'éducation... Ils ont raison.

«Madame la ministre Liza Frulla était en beau joliet vert quant à l'interprétation qu'on pouvait faire des résultats de cet exercice de logique effectué par CROP. Tout cela coûte cher, très cher ma chère.

«Il faut dire que les sondages exposent parfois un point de vue bêtement logique, sans nuances et sans perspectives. Il nous faudrait ici, pour bien percevoir le ridicule de la chose, mettre en parallèle les chiffres publiés dans l'article de Mme Thellier avec les milliards de dollars que les gouvernements ont versés aux industries de haute technologie et de transformation, souvent pour une période d'activité particulièrement courte (Port-Cartier, Matane, Bromont, etc., au Québec s'entend). Le coût d'un emploi dans ce type d'industrie se compte en centaines de milliers de dollars, et ce, pour une période productive de quelques années au mieux.»

Mais tout n'est pas perdu. *CV Photo* a tout de même reçu sa subvention du conseil des Arts du Canada et elle n'a pas été réduite. Ouf! Mais comme dit Legendre, les directeurs de la revue devraient peut-être se sentir coupables de recevoir cette modeste somme. «L'hypothèque sans doute mon assurance santé, ma pension de vieillesse ou mon système d'éducation».

Dans le domaine des arts et de la culture, rappelle Robert Legendre, le coût de création d'emploi est de quelques milliers de dollars (de 2500 à 10 000 \$, suivant le cas).

«Tout n'est pas art, mais il y a beaucoup de choses de notre vie qui sont culturelles, y compris le hockey. La culture d'un peuple peut intéresser un autre peuple, mais ne peut en aucun cas remplacer sa propre culture, hormis si ce peuple est profondément colonisé. Je ne me sens aucune affinité avec l'abominable J.R. de la série *Dallas* qu'on nous impose dans des traductions particulièrement insipide».

Bonnes vacances!

La chronique *La vie des livres* fait relâche pour les trois prochains dimanches. Elle revient le dimanche, 4 septembre.



LEURS LECTURES DE VACANCES

Danièle Bombardier: le lit est son endroit favori pour la lecture

PASCALE BRUNET

Si elle pouvait inviter l'auteur de son choix à son émission *Plaisir de lire*, Danièle Bombardier choisirait Tolstoï. «C'est un géant. Il ressort de ses oeuvres une âme profonde qui traverse les époques. Il fouille dans le coeur et dans les tripes de ses personnages».

Elle inviterait aussi Stéphane Sweig et Montaigne. En parlant de ce dernier, elle dit: «C'est un penseur, un écrivain fascinant. J'aime les auteurs qui arrivent à sortir de leur siècle, qui parviennent à transcender leur époque pour réfléchir sur l'humain et sur l'universel.»

Nous avons rejoint l'animatrice dans son oasis de paix dans les Cantons de l'est où la brise transporte l'odeur des fleurs et des vacances.

Danièle Bombardier lit en moyenne 250 bouquins par année. Elle ne vient pourtant pas d'une famille d'intellectuels; son père était un ouvrier spécialisé et

il y avait peu de livres à la maison. «Il était défendu de lire au lit; il fallait se cacher sous les couvertures avec une lampe de poche.»

C'est peut-être pour cette raison que le lit est encore aujourd'hui son endroit favori pour la lecture. «Certains jours d'automne, je pourrais passer la journée au lit installée sous la doudou avec des petits biscuits.»

C'est un oncle qu'elle aimait beaucoup qui l'a initiée à la littérature. Assise sur ses genoux, elle l'écoutait lui lire des textes de l'Encyclopédie de la Jeunesse. Il lui a fait connaître Victor Hugo et Verlaine. Elle croit d'ailleurs qu'il faut relire les classiques: Montaigne, D.H. Lawrence, Maupassant. «Il se publie beaucoup d'ouvrages qu'on oublie trop rapidement. La littérature est un mode de contact et de communication extraordinaire. Elle permet de sortir de soi pour aller vers les autres.»

Ses suggestions pour l'été? Le troisième ouvrage de la série autobiographique de Michel Tremblay, *Un ange cornu* avec

des ailes de tôle, une chronique des lectures qui ont marqué l'enfance de l'écrivain. Côté nouvelles, elle suggère le recueil de Sylvain Trudel, *Les Prophètes*.

Il faut également lire Jean O'Neil, «un homme charmant» qui a écrit, entre autres, *Bonjour Charles* et *Promenades des tombeaux*. Pour les adeptes de poésie et de sciences, elle recommande *L'oeil américain* de Pierre Moroney.

Elle lit beaucoup de traductions (Joyce Carol Oates chez VLB, *Au commencement était la vie*), mais peu de romans policiers. Il faut que l'intrigue soit bonne et le texte bien écrit. Un exemple? James Lee Birke et son livre *Une tache de sang sur l'éternité*.

Elle conseille aussi le dernier livre de Paul Auster, *Mr. Vertigo* et *L'après-midi bleu*, de William Boyd.

Vous restez au Québec cet été mais vous êtes en quête d'un peu d'exotisme? Elle suggère *Kitchen* de la japonaise Banana Yoshimoto.

Qu'est-ce que Danièle Bombardier a pensé du *Tricheur* de Jean-

François Lisée? Elle a beaucoup aimé, surtout que «M. Lisée est un journaliste hors pair et a la plume facile». Un mince réserve cependant à cause du ton quelque peu moralisateur de l'ouvrage.

Les biographies la déçoivent souvent, mais elle a adoré la biographie de Simone Signoret *Les souvenirs et les regrets aussi* écrite par sa fille, Catherine Allégret. L'animatrice, intarissable, enchaîne ensuite avec Amélie Nothomb qui a écrit *Sabotage amoureux* et *Hygiène de l'assassin* et qui lui a fait très bonne impression lors de son passage à *Plaisir de lire*.

Une dernière suggestion qu'elle s'approprie elle-même à dévorer: *Possession* de Antonio S. Byatt qui raconte la lutte et les manigances dans une université anglaise pour s'approprier les manuscrits d'un grand poète.

A-t-elle déjà pensé à écrire? «Comme tout le monde, oui. Mais il y a tellement à lire qui je me demande ce que je pourrais apporter à cet édifice de gens de génie. Sinon la coupe d'un arbre de plus...»

SUGGESTION POUR L'ÉTÉ

De la science-fiction pour la plage

PIERRE VENNAT



Ulysse, la maison d'édition québécoise spécialisée dans les guides de voyages sur pratiquement toutes les destinations, se lance maintenant, via sa filiale Distribution Ulysse, dans la diffusion de lectures de vacances.

C'est ainsi qu'on distribue présentement une nouvelle collection de vieux classiques d'anticipation et de science-fiction, qu'on pourrait appeler *Le Passé du Futur*, un peu comme les Jules Verne de la jeunesse de nos aînés.

La science-fiction ne date pas d'aujourd'hui et bien avant que l'homme se soit rendu compte que la Terre était ronde, et qu'elle n'était plus au centre de l'univers, des écrivains se sont

penchés sur l'avenir. Rêveurs, précurseurs ou visionnaires, ils ont, au fil de leurs pages, imaginé des mondes meilleurs ou bien pires.

La nouvelle collection est inaugurée avec *Les Vacances de Monsieur Dupont* (Collection Le Passé du Futur, Éditions Gramma, Bruxelles, 1994), un texte publié pour la première fois par Maurice Renard, en 1905. Cet homme, mort en 1939, est vraiment un pionnier de la science-fiction en France.

La collection *Le Passé du Futur* est une réalisation de Gramma, maison d'édition belge qui, s'il faut en juger par les quatre premières publications de sa nouvelle collection, pourrait bien créer une mode de vacances: la science-fiction destinée à être lue sur la plage!

Alison Lurie: humour, finesse, ironie et délicatesse

L'auteure livre cette fois des nouvelles faites de fantastique, de phénomènes étranges ou inexplicables

CAROLE-ANDRÉE LANIEL collaboration spéciale

Le dernier livre de Alison Lurie n'est pas un roman, genre auquel l'auteure américaine nous a habitués jusqu'ici, mais un recueil de nouvelles. Autre particularité, celles-ci sont toutes empreintes de fantastique, de phénomènes étranges ou inexplicables.



Le recueil porte un titre, *Femmes et Fantômes*, qui résume bien l'ensemble de l'oeuvre de Lurie, où il y a tant d'histoires de femmes. Pensons seulement à *La vérité sur Lorin Jones* (Prix Fémina étranger en 1989) où une historienne d'art new-yorkaise rédigeait la biographie de l'artiste-peintre Lorin Jones. Son hypothèse de travail était bien simple et reflétait parfaitement sa façon de voir le monde en général: les hommes sont tous d'horribles chauvins, de gros machos qui étouffent l'artiste, empêchent leur créativité.

Mais la vérité est parfois autre. Il arrive que ce soit l'inverse qui se produise.

Alison Lurie a de l'humour à revendre. Elle s'entête à cerner la vie des femmes modernes, leurs aspirations, leurs désenchantements et, surtout, leurs rapports avec les autres, les hommes surtout. Elle apprécie les lieux clos, les rencontres entre un petit groupe d'amis ou de relations et excelle à... mettre le bordel là-dedans. Avec énormément d'ironie et autant de délicatesse.

Fins portraits de dames

On retrouve un peu de tout ça dans *Femmes et fantômes*.

Histoires mystérieuses et inquiétantes à travers lesquelles Alison Lurie épie quelques Américaines et Anglaises chez elles, là où elles sont le plus vulnérables.

Une bourgeoise rend régulièrement visite à sa belle-soeur. Celle-ci a d'inquiétants rapports avec ses meubles. Plus ils appartiennent au passé, plus ils semblent capricieux et exigeants en matière de soin. S'ils sont malheureux, ils vont le faire savoir à leur hôte en fermant les tiroirs violemment sur ses doigts, par exemple. Ils n'ont qu'un rêve: finir leurs jours dans un musée où ils seront traités aux petits soins et admirés éternellement... Ridicule, pensez-vous, jusqu'au jour où votre belle-

soeur meurt sous une commode bien singulière et dans d'étranges circonstances.

Dinah, elle, se considérait comme la fille la plus chanceuse au monde, elle allait épouser Greg: beau, brillant, charmant et sexy. Tout se présentait très bien jusqu'au jour où, seule dans la cuisine de la maison de Greg, elle croit voir une femme, blottie dans un coin. Cette apparition ressemble étrangement à la première femme de Greg, Ise, une Européenne retournée dans son pays après le divorce...

Il y a du plaisir à lire ces neuf nouvelles, mais aussi un peu d'indifférence. Si le genre ne vous attire pas particulièrement ou si les recueils de nouvelles vous rebutent un peu, *Femmes et Fantômes* vous décevra certainement. Par contre, si vous êtes friands ou simplement curieux, ce livre vaut le détour. Ne serait-ce que pour apprécier encore une fois les fins portraits de dames comme seule Alison Lurie sait les faire.

Femmes et Fantômes, au cas où vous préféreriez l'édition originale, sortira seulement en octobre aux États-Unis. La traduction française est parue avant l'édition originale.

FEMMES ET FANTÔMES, Alison Lurie, traduit de l'américain par Céline Schwaller. Éditions Rivages, Paris, 94, 29,95 \$.



En quelques lignes

Portrait d'un excentrique

Depuis Bunuel, rien de vraiment neuf n'est arrivé au cinéma espagnol hormis Pedro Almodovar. Ce génial autodidacte s'est fait un malin plaisir d'oblitérer dans son oeuvre toute trace d'un passé franquiste qui pesait encore trop lourdement à son goût sur la société madrilène où, depuis sa campagne natale, il débarque en 1968.

Modeste employé de la compagnie de téléphone espagnole, Telefonica, il entreprend dès 1972 de tourner ses premiers films en Super 8. Les courts métrages se succèdent sur ce support et même un long métrage, *Folle... Folle... Folle...* Tim tourné en 1978. Mais c'est avec *Pepi, Luci, Bom et autres filles du quartier* en 1980 qu'il entreprend une véritable carrière professionnelle. Il ne tardera pas, en dix long métrages, à atteindre une célébrité mondiale.

Son cinéma tourné à l'enseignement du jeu et des sentiments forts, comme l'amour, le désir

et la mort, est fait aussi d'images crues, sa préférence allant aux couleurs primaires qui s'opposent comme ses thèmes en une joyeuse symphonie. Il parle de son amour des acteurs et de son côté brouillon qu'il revendique comme une marque de commerce. C'est dans sa vie privée, aussi excentrique qu'elle soit, qu'il puise l'inspiration d'une oeuvre différente et personnelle.

Les entretiens de Frédéric Strauss portaient d'une bonne intention: analyser film après film la carrière d'Almodovar. Mais ce bavard imprévisible multiplie les digressions et bouleverse l'architecture du livre. Cela donne quelque chose de très vivant qu'un fan du cinéaste pourra dévorer avec passion. Et, ce qui ne gâche rien à l'affaire, tout cela est mis en valeur par une mise en page inventive pleine, de couleurs et de fantaisie: à l'image des films d'Almodovar.

Luc Perreault

PEDRO ALMODOVAR, conversations avec Frédéric Strauss, traduites de l'espagnol par Marie Lurtis et Mathilde Grande Messager ainsi que par Simona Benzakeim. Cahiers du Cinéma, Paris, 1994, 160 pages.

LIVRES



John Graves

Graves dénonce le « show américain »

PIERRE VENNAT

« Le débat déchirant sur le Vietnam et les émeutes des années 1960 ont mis en question toutes les valeurs chères à l'Amérique profonde. Une nation à la recherche de son unité perdue. Sans prévoir les conséquences, Carter et les médias, poursuivant leurs propres intérêts, ont métamorphosé en cause célèbre la misère d'une poignée d'Américains emprisonnés en Iran. Au bon moment, se présente une cause au goût et à la portée de toute l'Amérique! Sans avoir fait grand-chose, nous sommes devenus le symbole tant espéré de l'unité nationale retrouvée. »



SOCIÉTÉ

John Graves sait de quoi il parle. Ex-diplomate, vivant maintenant en France, il a été, pendant 444 jours, bien malgré lui, « invité du sieur Khomeini ». Il a été reçu en 1981 par le président Reagan à la Maison-Blanche qui l'a décoré du Merit Honor Award.

Et pourtant, dans un roman autobiographique, préfacé par sa fille et intitulé *Falstaff chez Khomeini*, John Graves et sa fille, qui se définit comme « militante née et réformatrice-révolutionnaire » se retrouvent pour dénoncer le « show américain » dans l'affaire des otages.

Luzette Graves a toujours voulu réformer la politique américaine et exposer les profiteurs. Tandis que son père a toujours trouvé au contraire que les révolutions étaient des chimères et que la nature et les institutions humaines évoluaient comme le protoplème.

Pendant plus d'un an, pendant que son père était détenu en otage, Luzette Graves clamait partout que le peuple américain est naïf et que son gouvernement démocratique

s'occupe plus de la prospérité de groupes d'intérêts que du bonheur du grand public.

Pourtant, John Graves ne croit pas beaucoup aux abstractions et aux beaux principes. Sa fille dit même qu'il se fiche de la vérité. Seulement il s'est rendu compte que les ingérences américaines en Iran pendant des décennies ont suscité la crise. Les doléances des Iraniens étaient légitimes. Le problème, c'est qu'ils ont cédé aux terroristes.

Or, selon Graves, le terroriste est un fanatique qui croit que sa « cause » justifie tout. Faute de mieux, il fait exploser un bus plein d'enfants au Viêt-nam, un hall de fête en Irlande, un bateau au Pérou, un avion civil n'importe où. Il prend en otages des gens que le public juge « innocents ».

Bref, il fait de l'intimidation. Car plus les actions terroristes sont arbitraires et insensées, plus elles suscitent la panique.

Pourtant, croient Graves et sa fille, il y aurait moyen d'empêcher cela. Non pas par des raids destructeurs contre les foyers des terroristes. Non, par un moyen impopulaire mais plus simple, si seulement on voulait l'appliquer.

Graves suggère donc de « ne pas assister au spectacle. Boudier le show. L'action terroriste est surtout du cinéma. Si les gouvernements refusaient de participer au show, et si les médias refusaient d'en parler, il y aurait peu d'actions terroristes ».

Mais il y a peu de chances que ça marche. Comme l'explique Luzette Graves à son père: « Tu es dingue! Les médias ne peuvent pas mettre la pédale douce. La violence attire le public, comme le sang d'un accident de la route attire la foule « horrifiée ». Il ferait fortune, le type qui aurait le monopole de la vente d'entrées aux exécutions publiques, ou même l'autorisation de filmer. »

Avec son *Falstaff chez Khomeini*, avec en sous-titre *Un Américain otage des Iraniens* raconte, John Graves lui-même a cédé à la tentation de se raconter...

FALSTAFF CHEZ KHOMEINI, John Graves, Editions Tiresias, Paris, 1994, 279 pages.

Histoire d'O serait une oeuvre de Dominique Aury

d'après Reuter et AFP
NEW YORK

Le mystère de la paternité d'*Histoire d'O*, l'un des classiques de la littérature érotique du XXe siècle, a été élucidé, si l'on en croit le *New Yorker*.

Le magazine littéraire américain publie dans sa dernière édition une interview de Dominique Aury qui revendique la paternité d'une oeuvre sulfureuse attribuée à nombre d'écrivains français dont André Malraux, Raymond Queneau, Henri de Montherlant et Jean Paulhan.



LITTÉRATURE FRANÇAISE

C'est pour garder ce dernier, son amant, que Dominique Aury a écrit ce qui devait devenir un best-seller mondial adapté au cinéma dans les années 70.

Éditrice, traductrice et romancière, Dominique Aury est aujourd'hui âgée de 86 ans. *Histoire d'O* raconte la descente aux enfers d'une jeune femme qui se soumet aux fantasmes sadiques de son mari, d'amis de celui-ci et d'inconnus et finit par y prendre goût.

Le roman a été publié il y a 40 ans sous le pseudonyme de Pauline Reage.

Dominique Aury explique comment elle a choisi le pseu-

donyme de Pauline Reage: le prénom de Pauline provient à la fois d'une figure de la Renaissance italienne, Pauline Borghese, et d'une avocate des droits de la femme dans la France du XIXe siècle, Pauline Roland. Quant au nom de Reage, elle l'a pris un peu au hasard dans un registre immobilier trouvé dans la campagne au sud de Paris où son père avait une maison.

Quant à l'héroïne, O, elle s'appelait à l'origine Odile, prénom d'une amie proche de Dominique Aury. « Mais après quelques pages, j'ai pensé que je ne pouvais imposer toutes ces choses à cette pauvre Odile et je n'ai gardé que son initiale », a déclaré Dominique Aury au *New Yorker*.

John de St. Jorre, l'auteur de l'article, affirme que Dominique Aury lui a avoué en être l'auteur après des mois de correspondance et « parce qu'il lui inspirait confiance ».

Aury était la maîtresse de Paulhan, qui a signé l'introduction du roman, alors qu'elle était âgée d'une quarantaine d'années. Lui en avait plus de 70. Dominique Aury affirme, selon l'interview, qu'elle a écrit le livre pour garder son amant.

« Que pouvais-je faire? Je ne savais pas peindre, je n'écrivais pas de poésie, je n'étais pas jeune, je n'étais pas belle. Il fallait que je trouve d'autres armes. Le côté physique ne suffisait plus. »

De St. Jorre affirme que le livre a eu le résultat escompté puisque Aury et Paulhan sont restés amants jusqu'à la mort de ce dernier à l'âge de 81 ans.

La Floride vue par Hiassen: l'enfer des palmiers...

CLAUDE MARCIL
collaboration spéciale

■ Carl Hiassen est aujourd'hui reconnu comme l'un des écrivains les plus imaginatifs et les plus drôles de sa génération et le meilleur satiriste de l'Amérique. *Miami Park*, son quatrième roman, est un autre chef d'oeuvre de suspense loufoque.



TRADUCTION

L'action se passe encore en Floride du sud, le terrain de jeu de tout ce que l'Amérique compte de croches; c'est le thème récurrent de toute son oeuvre et quelque chose qu'il a observé plus attentivement que n'importe qui. Durant les décennies prospères des années 1970 et 1980, Hiassen a été un des meilleurs et des plus agressifs reporters du *Miami Herald*. Il a écrit de nombreux articles sur la corruption politique qui a germé dans le terroir fertile de l'argent de la drogue et de la spéculation sur les terrains. Le plaisir dépravé qu'il prend à faire la chronique de l'enfer des palmiers, l'antipode sombre de la stérile Disneyland, en ont fait l'objet d'un culte un peu partout dans le monde.

Le rat...

Les Keys constituent la toile de fond de *Miami Park*. Le vilain est Francis X. Kingsbury, alias Frankie King.

King est un criminel qui s'est caché en Floride après avoir dénoncé quelques gachettes du

clan Gotti, la plus mortelle famille de la mafia de New York. Au cours des années, il est devenu un riche spéculateur en s'accaparant de façon illicite les riches propriétés du bord de mer tout en nourrissant une sérieuse psychose contre Walt Disney. Il appelle la souris Mickey « le rat » et sa rage est telle qu'il s'est fait tatouer sur le bras Mickey et Minnie engagés dans un acte sexuel qui ferait rougir Goofy... King a décidé de battre Disney sur son propre terrain.

À quelques centaines de milles de Disneyland, il a ouvert un parc d'attraction, le fabuleux Royaume du Grand Frisson, qui en plus expose dans son Pavillon des Animaux rares quelques bestioles dont les campagnoles du mangouier à la langue bleue qu'on vient justement de kidnapper. L'enquête est menée par Joe Wilder, un ancien journaliste maintenant le responsable des relations publiques pour Amazing Kingdom — c'est un plaisir cynique de voir, de l'intérieur, comment fonctionne un excellent service de relations publiques dans une compagnie pourrie!

Frankie a acheté des terrains pour construire des villas, un golf et des condominiums, les MTS de l'environnement. Ce qui met en branle quelques juteux écologues vont s'occuper de la prophylaxie. Pour eux, l'État se trouve à la limite d'une catastrophe écologique: les Everglades sont en train de tarir, le récif de corail en train de mourir, le lac Okeechobee étouffe à cause des pesticides et le poisson est plein de mercure.

Parmi ces écologues, il y a Molly McNamara, une activiste à

cheveux blancs plus habile à manier le revolver que la bouteille de Géritol et qui n'hésite pas à tirer. Mais pour blesser seulement. Parmi ses victimes, deux parfaits débiles criants de vérité qui vont devenir ses hommes de main. Molly peut également compter sur Skink, un bum écolo, ex-gouverneur de la Floride, qui vit dans la nature et n'en sort que pour se livrer à des actes de terrorisme contre les destructeurs de l'environnement.

Des personnages fascinants

Avec Hiassen ce bouquet de personnages est encore insuffisant et même les personnages secondaires sont fascinants; la blonde de Joe travaille comme téléphoniste pour une ligne érotique genre 1-976-POUPOUNE, ce qui, à quelques dollars la minute, ruine régulièrement notre héros chaque fois qu'il doit l'appeler! Elle rêve d'ailleurs de composer de la poésie sensuelle ce qui nous vaut des extraits désopilants. Il y a aussi du côté des méchants le responsable de la sécurité un ex-flic qui a découvert les bienfaits des stéroïdes et qui en découvrira bientôt les effets secondaires à la grande joie du lecteur:

« Mais des semaines de calibrage minutieux avaient abouti à une preuve concluante. Son zizi avait déperlé, passant de dix centimètres virgule quatre à sept virgule neuf, à l'état flaccide. »



Près de Disneyland, un parc d'attraction, le fabuleux Royaume du Grand Frisson, expose quelques belles bestioles...

ILLUSTRATION ALBIN MICHEL

Les plaisirs et les guerres d'Henriette-Marie

DOMINIQUE PAUPARDIN
collaboration spéciale

■ Le *Petit Robert* ne consacre que trois lignes et demie à Henriette-Marie de France, reine d'Angleterre. Une brève description qui ne rend pas hommage à l'influence politique et religieuse qu'elle exerça sur son mari, le roi Charles Ier ainsi que sur l'Europe du XVIIe siècle.



BIOGRAPHIE

Son règne fut marqué par les plaisirs mondains et par des grossesses répétées, mais aussi — et surtout — par sa force de caractère, la fidélité à sa religion, la rébellion, son exil, la mort de son mari commandée par Cromwell ainsi que par la restauration de la monarchie qui fit accéder au trône son fils Charles II.

Tous les illustres personnages qui ont marqué ce siècle gravitent autour d'elle et de sa cour: nobles, membres du clergé, artistes et hommes de lettres.

La très sérieuse biographie consacrée à cette reine méconnue, adorée par son mari et mal-aimée de ses sujets, s'appuie sur l'abondante correspondance royale, la consultation des archives nationales anglaises et françaises ainsi que les mémoires et oraisons funèbres du XVIIe siècle.

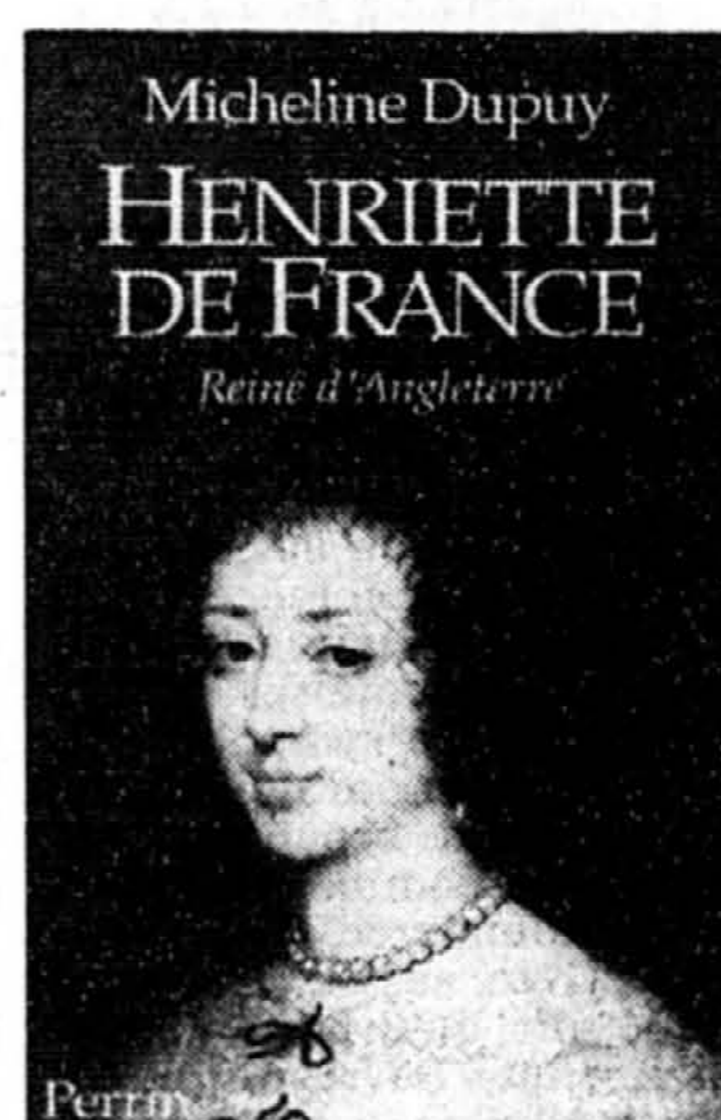
Digne fille de Marie de Médicis et d'Henri IV, Henriette-Marie de

France épouse en 1625, Charles Ier Stuart d'Angleterre, chef de l'Eglise anglicane. A une époque où on formait des alliances matrimoniales bien peu romantiques, ce mariage devait sceller l'alliance des royaumes de France et d'Angleterre afin de contrer la suprématie des Habsbourg d'Autriche et d'Espagne. Les souverains se voyaient chargés de mission par Dieu — pas moins — et on espérait que cette union allait rendre le roi plus tolérant envers les catholiques de son royaume. Protestants et catholiques s'entre-déchaient mais Henriette et Charles avaient la chance de s'aimer profondément.

Au début de son règne, la reine — dont la beauté est immortalisée par Rubens et Van Dyck — entraîne la cour française qui l'avait suivie en Angleterre dans un tourbillon de festivités. Elle organise des fêtes, des bals et aime jouer dans des pièces de théâtre. Les puritains blâment cette « papiste » qui ose se montrer sur scène. Comble de l'exaspération, la reine dépense sans compter: la rénovation, l'entretien et l'équipement des 19 châteaux et résidences du couple royal coûtent cher à la couronne. La belle catholique, qui continue à pratiquer sa religion, se fait tranquillement, mais sûrement, des ennemis chez les Anglais. « Ils redoutaient de voir, sous son influence, l'Eglise d'Angleterre revenir sous le giron de Rome. »

Cette vie frivole dure jusqu'à la révolution fomentée par les protestants radicaux (les Puritains) dirigés par Cromwell et qui va renverser la royauté.

Appuyée par son amie Anne d'Autriche, la reine s'exile en



France pour tenter de sauver la vie et le royaume de son mari. La flamboyante et coquette petite française se transforme en une guerrière au courage exemplaire. À force de démarches et d'intrigues, elle rassemble les fonds nécessaires à la formation d'une armée qu'elle mène elle-même au secours de celle de son mari en marche contre les Puritains. On présume qu'Henri IV aurait été très fier de sa fille cadette surnommée par ses sujets: Intrepid Queen Henrietta.

S'exprimant comme un vétéran de l'armée, Henriette-Marie énumère ses troupes: « Outre onze garnisons que nous avons en Yorkshire, notre armée marche avec sept mille hommes de pied, deux mille cinq cents chevaux, mille dragons, douze pièces de canon et deux mortiers. »

Meneuse d'homme, puissante, ambitieuse, il semble même, selon les recherches minutieuses de sa biographe, qu'elle était meilleure stratège que son mari (tiens, tiens...). Exilée, à la recherche de support pour faire triompher son armée, elle reçoit de lui ses lignes révélatrices: « Crois-moi, cher coeur, ta tendresse est nécessaire pour consolider mon coeur comme tes conseils pour mes affaires. »

Malgré ses valeureux efforts et ses nombreux sacrifices, Henriette-Marie ne peut empêcher la chute de la monarchie anglaise et l'exécution en 1647 du roi, son mari.

Veuve attristée de Charles Ier, mais avant tout reine-mère, Henriette-Marie relève un nouveau défi: le rétablissement de la royauté. Après plusieurs années de tractations diverses, dont elle seule connaît le secret, elle assiste en 1660 à la proclamation de son fils Charles II Stuart roi d'Angleterre, d'Irlande et d'Écosse.

Celle qui avait affronté tous les dangers et donné neuf enfants à la dynastie des Stuart pouvait désormais mourir en paix. C'est en avalant quelques grains d'opium, pour vaincre sa tuberculose qu'elle reçoit le coup fatal!

« Elle est morte cette grande reine... » proclame Bossuet qui fit, son oraison funèbre. Ainsi s'achevait le périple de la dernière française qui unit sa destinée à celle d'un roi d'Angleterre.

HENRIETTE DE FRANCE, REINE D'ANGLETERRE, Micheline Dupuy, Perrin, Paris, 1994, 380 pages.

Isabelle Adjani

L'oiseau qui veut toujours s'échapper

JEAN-FRANÇOIS JOSSELIN

Le Figaro littéraire

PARIS

■ On l'aime tellement, Isabelle, qu'on a toujours envie de lui faire un peu mal. Et parfois même, beaucoup. Mais ça, c'est la rançon du désir. Désir qu'elle évoque, avec ses yeux bleus, son petit nez retroussé, ses silences, ses rires et son talent. Naguère, il y a tout de même pas mal d'années, on voulait écharper BB, elle aussi. C'est qu'à la vérité, il n'est pas convenable d'être si belle. Tenez, pour ma part, et Dieu sait pourtant si j'aime Mlle Adjani, depuis toujours, eh bien, j'ai tenté de faire souffrir Isabelle. Comme ça, pour le plaisir.

À l'époque, avec Michel Grisolia, nous tenions la rubrique des « Films à la télévision » au *Nouvel Obs*. Nous ne tenions rien d'ailleurs. Nous délirions en roue libre. Ça donnait des commentaires du style : *Sissi* : non-non. Eh bien, notre tête de turc, c'était Isabelle. Je me rappelle, à propos de *La Gifle* que lui flanquait Lina Ventura dans le film de Claude Pinoteau, nous avions écrit : « Bien fait pour Isabelle ». C'était aussi bête que méchant. Pourquoi ? Comme ça, parce qu'on l'aimait plus que les autres, justement.

Aussi, quand le beau producteur de *Quartet* de James Ivory, d'après le roman de Jean Rhys, ce colibri nourri de dry Martini et de pétales d'orchidées, me proposa de rencontrer Mlle Adjani, on imagine les petits souliers dans lesquels j'étais. D'abord, parce qu'une grande actrice suscite toujours l'effroi. Et puis il y avait le côté : l'œil était dans la tombe et regardait Cain. C'est donc au bord de la crise cardiaque que je pouvais la porte de ce luxueux restaurant japonais, à côté des Champs-Élysées, où nous devions nous retrouver.

À 15 ans, Hossein la croise sur un trottoir

Elle était déjà là, menue, dans un coin sombre, des lunettes noires lui mangeant la moitié du visage, plus « French Garbo » que nature, comme disent les Américains. Je bredouillais quelques excuses, c'était de la dernière des impolitesses en effet, de n'être pas arrivé le premier. Alors, avec lenteur, elle a ôté ses lunettes noires ; j'ai pu reconnaître ces fameux yeux bleus ; et elle a éclaté de rire. Je n'ai plus jamais fait, je ne ferais plus jamais de mal à Isabelle, je le jure.

Et pourtant, quel destin, quel rêve, quel destin de rêve ! À quinze ans, Robert Hossein la croise sur un trottoir et l'embarque illico dans *La maison de Bernarda* de Lorca, à Reims, où il dirigeait le centre théâtral. L'année suivante, elle rencontre Jean-Paul Roussillon dans un café, il lui raconte *L'École des femmes* et hop ! elle est Agnès à la Comédie française, aux côtés de Pierre Dux et de Michel Aumont, et plus tard, Bernard Blier (à la télévision). Une Agnès vive, affolée, un oiseau qui se cogne aux vitres pour échapper aux autres. En un certain sens, le symbole de sa vie : Isabelle Adjani ne veut-elle pas toujours s'échapper ?

Programme chargé au mois de juin de la même année de la pensionnaire : en matinée, Mlle Adjani passe son bac, et elle joue Molière en soirée. Succès partout. Elle vit sa vie avec le détachement d'une adulte et les caprices de son âge.

Le regretté Guy Dumur, le critique dramatique du *Nouvel Obs*, l'homme le plus drôle et le plus charmant de ce monde où il nous manque tant, m'avait raconté sa mésaventure. C'est lui, le premier, qui avait découvert Isabelle, décelé son talent, en sourcier du théâtre qu'il était. Isabelle l'appréciait. Un jour, un après-midi, il invite Isabelle à boire une tasse de thé en face du Français. Guy était fier de sa voiture, une MG décapotable qui lui valait autant d'avantages que ses articles assassins. Il montre sa décapotable à Isabelle. Le lendemain, c'est relâche. Isabelle, après s'être extasiée devant la MG, dit qu'elle aimerait bien voir la mer. Le cœur de Guy Dumur saute dans sa poitrine. On s'engage sur l'autoroute de l'Ouest, direction Deauville, Trouville. Au bout de cinquante kilomètres, Isabelle change d'avis. Elle veut retourner à Paris. Qu'à cela ne tienne, le cœur de Guy Dumur saute de nouveau dans sa poitrine. Retour au café, en face du Français. Je vais tout vous avouer, dit Isabelle, ou quelque chose comme ça. On imagine Guy. Et Isabelle : « O Guy, vous êtes si beau, si intelligent, si chic... » Extase de Guy. Et Isabelle, après un temps : « Comme j'aurais voulu vous avoir pour papa ! » Et là, le cœur de Guy ne saute plus dans sa poitrine.

Évidemment, le cinéma était fait pour

Isabelle. Après *La Gifle* de Pinoteau, donc, François Truffaut l'embarque dans sa mythologie. Elle est *Adèle H*, la fille malheureuse de Victor Hugo, avec la même passion qu'elle sera plus tard la soeur désastreuse, géniale, de Paul Claudel, Camille. Truffaut disait : il faudrait filmer Isabelle tout le temps, le jour et la nuit, et même le samedi et le dimanche. Oui, mais, pas de chance, Mlle Adjani est rare et ne se laisse voir presque jamais. Truffaut affirmait encore — propos repris par le magazine *Time* qui lui consacrait une « cover story » : « She is made for american cinema ; France is too small for Her. »

Seulement, voilà, Isabelle ne veut pas de l'Amérique, du moins pas encore. Oh ! elle y a bien fait trois petits tours. Mais elle s'en est allée, il faut dire que les trois petits tours en question étaient décevants : un vague « thriller », *Driver* avec Ryan O'Neal, et, plus tard, une catastrophe, hélas — une entreprise qui avait tout pour réussir, une histoire d'espionnage, le désert, et rien moins que Dustin Hoffmann et Warren Beatty pour partenaires. Cela s'intitulait *Ishtar*.

Eh bien, ça n'a pas fait un dollar ! Ni un strapontin. La dame responsable de cette production s'appelle Elaine May. On lui souhaite bien du plaisir (À noter qu'Isabelle n'a pas de chance avec les dames réalisatrices, l'autre bide de sa carrière récemment fut *Toxic Affair* d'une certaine Philomène Esposito).

Et, pourtant, l'Amérique aime, idolâtre même Isabelle. Elle a ce côté « kitten » — chaton — que nos cousins adorent. Demandez plutôt à Simone Simon. Et, contrairement à ce que proclament Jack et Jacques (Lang et Toubon) l'Amérique n'est pas obsédée par les Américaines, si belles soient-elles ; l'Amérique a consacré deux Suédoises (Garbo et Ingrid Bergman) et une Allemande (Marlene) comme ses trois super-stars ; l'Amérique a aimé trois Italiennes (Lollo, Loren et la Cardinale) ; l'Amérique n'a pas dédaigné les Françaises puisque Simone, Jeanne et Catherine sont connues et même reconnues, là-bas. Et d'ailleurs, Isabelle est assez populaire pour y devoir, une fois de plus, se cacher.

Tenez, à Hollywood, on la tarabustait tant qu'elle dut, un jour, emprunter un T-shirt de Mlle Pisier, il y avait écrit « l'm Marie-France Pisier ». À quand une étoile Adjani sur le trottoir d'Hollywood Boulevard ?

Des éclairs, des orages, des ouragans

Mais revenons chez nous. Après Truffaut, c'est André Techiné qui se toque de Mlle Adjani. Dans *Barocco*, d'abord, où elle a Gérard Depardieu pour partenaire (elle le retrouvera dans *Camille Claudel*, couple fabuleux du cinéma français), et surtout dans *Les Soeurs Brontë*, le film le plus élégant des années 70. D'abord, l'histoire des trois piquées — Charlotte, Emily et Ann — les plus géniales de la littérature anglaise, de la littérature tout court d'ailleurs, vaut le détour. En prime, il y avait Roland Barthes, le plus brillant des esprits de l'époque, dont l'illisibilité faisait un tabac en librairie, dans le rôle de William Makepeace Thackeray, l'ami de ces demoiselles. Et enfin, et surtout, les trois actrices les plus attractives, comme disent justement les Américains, du moment : Isabelle, donc, Marie-France Pisier, déjà citées, et l'autre Isabelle, la rivale de toujours depuis *Faustine ou le bel été*, la Huppert, sans doute (avec notre Isabelle à nous) la meilleure comédienne d'aujourd'hui.

Il y eut des étincelles ? Tu parles ! Des éclairs, des orages, des ouragans. On tournait en Cornouaille où les éléments ne sont pas toujours cléments et on récoltait la tempête. Il faut dire qu'on avait semé le vent. Et même des vents contraires.

Isabelle me confia, en 1983 : « *Les trois soeurs étaient folles de rage. Il se produisait des tas d'événements mystérieux et dangereux sur le plateau, des retours de flamme, des corbeaux qui entraient dans les chambres. Atroce ! Et puis Isabelle Huppert, Marie-France Pisier et moi, on ne se supportait pas. Techiné nous demandait de tourner sans maquillage. Il y en avait toujours une qui profitait d'un moment d'inattention pour se mettre du rimmel en douce. Alors les deux autres allaient voir Techiné et lui disaient : Écoute, une telle s'est mis du rimmel. Si tu ne lui dis pas de se débarbouiller, nous, on se met du rouge aux joues. C'était infernal. »*

Quelque chose de téméraire

Quoi qu'il en soit, s'il y eut match, il



Adjani dans *La Reine Margot*, de Patrice Chéreau, actuellement à l'affiche sur les écrans montréalais.

ne fut pas nul. Pas plus que ceux, par exemple, qui opposèrent Moreau à Bardot, ou Bette Davis à Joan Crawford. De toute évidence, et depuis toujours, depuis ce fameux *Petit bognat* qui n'a rien apporté à la gloire du septième art, on sait qu'Isabelle est une star. Elle le devint, pour tout le monde, avec *L'été meurtrier* de Jean Becker, où elle interprétait, mais non, où elle était — car Mme Adjani n'interprète pas, sa personnalité se substitue à son personnage — l'héroïne dangereuse.

De star d'ailleurs, elle a les caprices fâcheux quand elle refuse Bunuel qui la voulait pour *Cet obscur objet du désir* et Godard qui lui réservait l'emploi mythique de Carmen — mais comment la Carmen de Godard aurait-elle pu être mythique ? — sans doute, là, Mme Adjani fut-elle sage...

Quant aux silences, ils ne sont énigmatiques que pour ses adorateurs effarés par ses disparitions. Après *Camille Claudel*, donc, Isabelle se perdit dans le paysage. Même si on la vit ressurgir le temps d'une ovation à Hollywood, le soir de la remise des Oscars (qu'elle n'obtint pas, pour la bonne raison que le film était en version française).

Parlez ! Revenez, Isabelle ! psalmodiaient ses thuriféraires, un peu à la manière de ces militants qui interpellent le guide de la nation pour qu'il sorte de sa réserve.

Mais, Dieu merci, Isabelle n'a pas pour vocation d'être le guide de la nation. Encore que... Si elle n'a pas la pétitionnaire aigüe, et si elle n'a jamais appartenu à un parti politique, elle est intervenue sur des problèmes de société avec une franchise, une vigueur, une intelligence et une générosité, sans parler d'un courage, rares : on se rappelle son passage à TFI, dans le journal de 20 h, pour répondre à un rumeur abjecte. On la prétendait séropositive.

Elle répondit qu'elle n'avait pas le sida. Et elle en profita pour dire, avec une belle simplicité, qu'on n'a aucune raison, mais vraiment aucune, d'avoir honte de sa maladie quelle qu'elle soit et qu'un malade ne doit jamais être mis en condition de se croire un accusé.

On se souvient aussi de son voyage en Algérie pour défendre en public les droits de la femme, à une époque où les barbichus intégristes n'étaient pas plus rassurants qu'aujourd'hui.

Enfin, il y eut cette apparition à la cérémonie de Césars où, couronnée par la troisième fois (*Camille Claudel*), elle n'y alla pas de la traditionnelle déclaration : j'offre mon César à mon metteur en scène, à mon cher producteur, à mon équipe chérie, à mon public adoré qui a été si gentil, etc... Mais lut, tranquillement si l'on ose le dire, car il y avait là quelque chose de téméraire, un passage des *Versets sataniques* de Salman Rushdie.

Et puis après, pas de Fouquet's, non, une retraite. Le silence. Mais pas l'oubli. Car cette personne fugitive aux yeux d'eau profonde, au fourire répressible, couverte d'oripeaux de contes de fées qui se métamorphosent en robe couleur du temps, cette fée elle-même, jette son image par dessus les moulins et se fond dans le clair obscur de nos rêveries et de nos fantasmes. Où est-elle, Isabelle ? Allez savoir, ou peut-être vit-elle tout banalement sa vie. Nous vivons bien la nôtre, nous. En pensant à elle.

Avec *L'Été meurtrier*, de Jean Becker, Isabelle Adjani se faisait une niche dans l'imaginaire du grand public.



Francine Grimaldi

collaboration spéciale

Parlant d'appétit

Les «smart drinks», vous connaissez? J'en ai essayé de très bons dans des «rave parties», mais ceux que l'on vend en bouteille sont loin de ressembler aux frais faits! Ça goûte le jus en poudre (comme le Tang). Décevant. Quant à l'effet énergisant espéré, c'est encore plus décevant. Nul sur moi en tout cas.

Depuis un mois, j'essaie différentes concoctions de mon cru dans le mélangeur électrique. Pendant le Festival de jazz, je vous ai fait part de «mes expériences», mais j'ai amélioré ma technique depuis! J'ai enfin trouvé une façon de masquer le goût de poudre des vitamines (A, B, C, E, spiruline, kola, etc.) dans mon jus de fruits (oranges, banane, ou plus). Il s'agit d'ajouter un oeuf, un peu de crème et beaucoup de glace. La concoction devient onctueuse. C'est nourrissant et énergisant à souhait pour passer une nuit blanche ou une journée de festival. Et d'autant plus pratique qu'il est facile de doser les quantités selon ses besoins, d'ajouter de la caféine (wake up pills), du miel, du pollen, de l'aloë vera, etc. Ça donne ce que j'appelle maintenant des «smarter drinks». Si vous trouvez mieux, faites-le moi savoir!...

Vous savez sans doute que dans notre métier il est généralement difficile de manger à des heures régulières. Gilberte, mon esthéticienne chez Efficace Plus, m'a suggéré d'essayer les aimants chinois pour réduire l'appétit! Why not? C'est un principe utilisé en acupunctore. J'utilise depuis longtemps déjà les petites plaquettes magnétiques japonaises, très efficaces pour calmer les douleurs musculaires. Elle m'a fait choisir un des cinq modèles de boucles d'oreilles aimantées Acuslim (de jolies pierres de couleurs, de forme ronde ou ovale). Les aimants concentrent la pression sur un point d'acupuncture du lobe de l'oreille qui réduit l'appétit! Ça marche! Mais il faut avoir le sens du «timing» car je suis incapable de supporter la pression longtemps. Pas plus de deux heures d'affilée.

Parlant d'appétit, j'ai essayé une nouvelle table. Le restaurant-terrace Ocean Drive, qui surplombe la rue Sherbrooke, entre Peel et Stanley. Très «fashionable». Comme le magazine floridien du même nom dans lequel le menu est inséré. J'ai choisi la terrasse au soleil. L'hôtesse me dit: «Ici c'est parfait pour tout voir et être vu.»

Le garçon apporte le pain et une assiette d'huile d'olive avec un filet de vinaigre balsamique. Ce qui remplace avantageusement le beurre en plein soleil. Au menu: un choix de trois soupes (la chaude, la froide et la claire), une dizaine d'entrées dont l'antipasto Ocean Drive à 12,75\$ (qui comprend saumon mariné, calmars frits, légumes grillés et fondant au fromage), mais j'opte plutôt pour la découverte du carpaccio de pétoncles avec salsa de mangue (à 9,00\$) qui est une pure merveille! Les fines tranches de pétoncles crues se marient harmonieusement au fruit coupé en petits cubes. Autre découverte: le filet de thon à la vigneronne (22,00\$), cher mais inoubliable! Une épaisse tranche de thon frais, servie moelleuse, rosée, enrobée dans une feuille de vigne avec une sauce au vin rouge et raisins frais. J'en salive encore. Vite mes boucles d'oreilles aimantées!

J'ai examiné l'intérieur du restaurant en passant pour aller me rafraîchir. Décor moderne, sobre et confortable, à la fois intime et spacieux, traversé par un bar central orné d'immenses bouquets de fleurs fraîches. Les toilettes aussi sont fleuries, et on se lave les mains à l'aloë vera liquide, très doux, qui laisse une odeur fraîche et délicate. Dernière surprise: le propriétaire, Stéphane Fortier, un beau jeune homme de 22 ans!...

SCRIPTÉ DE LEPAGE ET DE LOUIS MALLE

■ Robert Lepage a terminé le tournage de son premier long métrage — *Le Confessionnal*, avec Lothaire Bluteau, Patrick Goyette, Anne-Marie Cadieux, etc. — le 19 juillet à Montréal. Pas de vacances pour les idoles. Robert Lepage est retourné au théâtre et à sa nouvelle création — *Les 7 branches de la rivière Ota/The Seven Streams of the Ota River* — que sa compagnie, Ex Machina, présentera en première mondiale en Écosse, au Festival d'Edimbourg, à la mi-août...

Vous ne connaissez sans doute pas France Lachapelle, mais dans le milieu cinématographique, elle est reconnue comme scripte. Elle vient de terminer deux tournages d'affilée. Le premier à New York pour *Oncle Vania*, réalisé par Louis Malle, puis le tournage du *Confessionnal* comme scripte de Robert Lepage. Depuis plusieurs années, la scripte attitrée de Louis Malle est une Québécoise! Pour chacun de ses films, depuis *Atlantic City*, ce grand réalisateur français engage France Lachapelle comme scripte et elle en est ravie: «J'aime travailler avec lui parce c'est toujours particulièrement intéressant d'un film à l'autre: *Atlantic City*, *My Dinner with André*, *Alamo Bay*, *Au revoir les enfants*, *Milou en mai*, *Damage*... J'apprends, je fais des découvertes, j'ai la chance de travailler avec des acteurs formidables. C'est exigeant. Il est pas reposant Louis Malle. C'est un grand angeoisé. Et il était toujours aussi angeoisé pour tourner *Oncle Vania*, la pièce de Tchekhov, dans un vieux théâtre, très humide, une ancienne beauté sur la 42^e Rue à New York. Mais ce fut un tournage très agréable, avec Julian Moore (*Short Cuts*), Wallace Shawn (justement le petit chauve de *My Dinner with André*), aussi Brooke Smith, Larry Pine et plusieurs autres grands acteurs new-yorkais, et ils étaient tous adorables.

Robert Lepage est beaucoup plus calme, plus posé sur le plateau. Il dirige en douceur, c'est un charme! Il a l'air d'un vieux pro et il est aussi un réalisateur inventif, même s'il en est à son premier long métrage. Quant à moi, c'est mon dernier de l'été. Vive les vacances. Quand-même.» A suivre?...

Robert Lepage est beaucoup plus calme, plus posé sur le plateau. Il dirige en douceur, c'est un charme! Il a l'air d'un vieux pro et il est aussi un réalisateur inventif, même s'il en est à son premier long métrage. Quant à moi, c'est mon dernier de l'été. Vive les vacances. Quand-même.» A suivre?...

FESTIVALITE AIGUË?

■ Vous êtes atteints de festivalite aiguë? Vous cherchez quoi faire d'ici aux FrancoFolies? Je ne vous crois pas mais quand-même, voici quelques suggestions.

● Selon vos goûts: le premier Festival Ragtime de Montréal, dès le 4 août à la salle Pollack de l'Université McGill, sous la présidence de la pianiste Mimi Blais...

● Le Festival Maximum Blues de Carleton, en Gaspésie, du 3 au 7 août, avec, entre autres Bob Harrison, Jimmy James, Dan Bigras, Carl Tremblay, Jim Zeller, Jay Sewall, tous de vrais bluesmen...

● Autre choix, plus reposant, une journée seulement pour le 2^e Festival Liège et Solfege, dans le parc Masson de Terrebonne, à deux pas de l'île des Moulins (et de l'excellente table de l'étang du Moulin!). De 11 h du matin jusqu'à 18 h le 7 août, il y aura des concerts classiques et dégustation de vins! Charmant... hic!

Sur ce, moi je m'en vais à La Ronde, pour une dernière fois cet été. Je ne voudrais pas rater le feu d'artifices de clôture de la 10^e édition de L'Internationale Benson & Hedges. Sûr, sûr que le maître-artificier Giovanni Panzera ne nous assomera pas avec des discours entre les tirs. Il va nous en mettre plein la vue. Bon dimanche.

Les uns et les autres

La mode

La Callas, la grande, la magnifique, la *diva assoluta* a été jouée le temps d'une mode pour le magazine *Glamour* par Sofia Coppola, la fille de vous savez qui. Le même visage de tragédienne. Christophe Tison a fait le point avec la jeune vedette.

— D'habitude, ce sont les mannequins qui deviennent actrices. C'est pour échapper au clan familial, au syndrome Corleone?

— Mon père appelle ça ma vocation «Beaux-Arts». Tout n'est plus aussi clair qu'à son époque, où il fallait choisir très tôt une voie, une vie et une seule, pour réussir. Notre génération est tellement déboussolée, le monde me paraît tellement confus que j'essaie tout ce qui me tombe sous la main: comédienne, costumière, musicienne ou mannequin.

— Tu étais une enfant sans guide, livrée à toi-même?

— Non, c'est impossible d'échapper à cette bande d'Italiens cinglés. Mais mon père nous emmenait partout avec lui. Aux Philippines sur le tournage d'*Apocalypse Now*, à Tusla pour *Outsiders*, à New York pour *Cotton Club*. Nous campions alors à l'hôtel. Comme Zoé, la pauvre petite fille riche qui vit seule dans un palace dans *Life without Zoé*,



Sofia Coppola

Callas

le sketch que j'ai co-écrit avec papa pour *New York Stories*. — C'est autobiographique? — En partie. J'avais 12 ans, je décrochais les téléphones, je circulais en taxi, et le soir j'allais dans les night-clubs où bien je m'endormais dans les restaurants pendant que les comédiens dinaient. — Tu portais comme elle des vestes et des chapeaux Chanel?

— Non, mais j'ai choisi ces costumes parce qu'à 15 ans j'ai fait un stage chez Chanel grâce à une amie de mon père, Carole Bouquet. J'adore la mode, mais avant tout la photo. Je vais d'ailleurs monter un magazine underground qui s'appellera *Kill*...

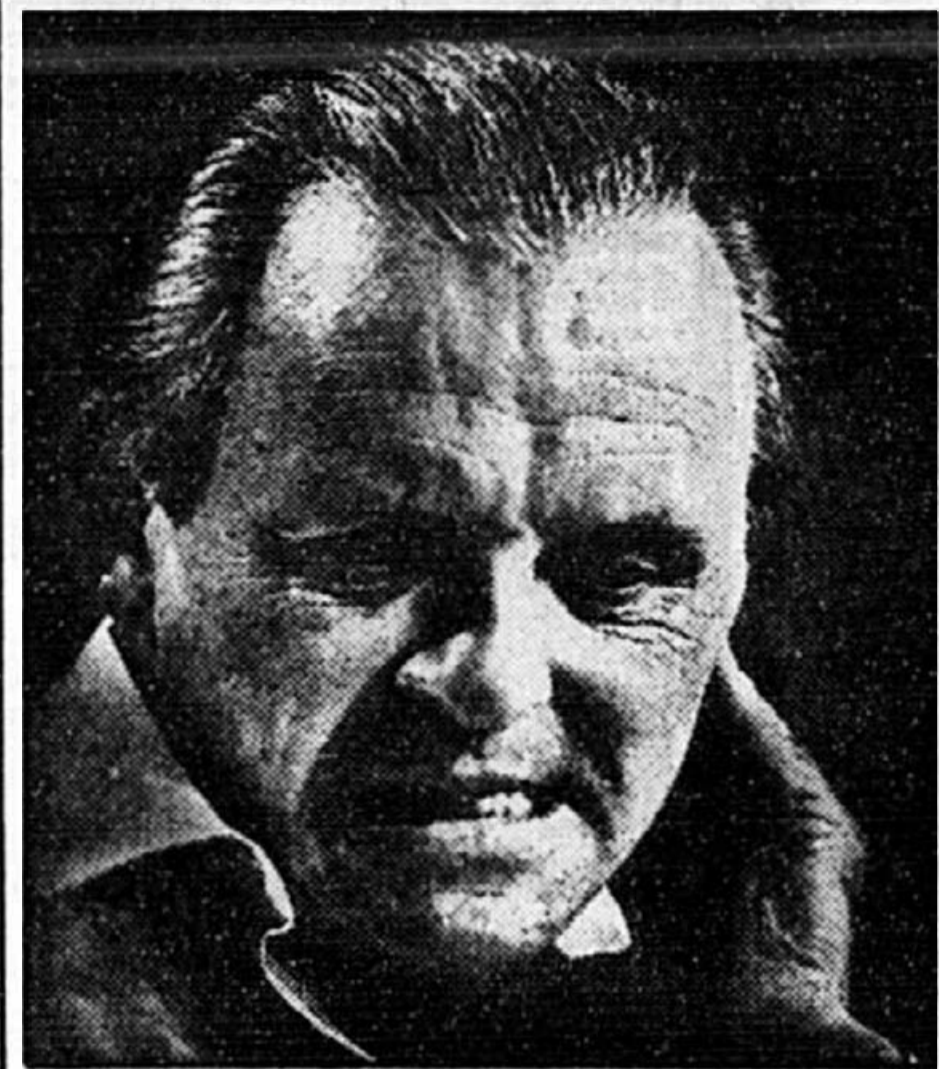
— Un magazine sur les serial killers?

— Ce serait du mauvais underground. Non, j'y publierais des photos qui ont été mises au panier par les journaux américains. Leur presse est tellement conservatrice qu'on trouve des merveilles dans leurs poubelles.

— Et le cinéma, plus jamais?

— C'est à eu peu près sûr que j'y reviendrai. J'y baigne depuis toujours. Et presque toute la famille en fait, même si je n'habite pas avec eux. Cet été, j'ai réalisé un clip pour un groupe inconnu, tout petit: aucune chance qu'il passe à la télé. Heureusement.

ZOOM



Anthony Hopkins

«Parce que c'était très douloureux, enfin douloureux n'est pas le mot, disons que c'était... émerdant! *Jouer Antoine et Cléopâtre* au théâtre, c'est bien, mais je vous assure qu'après vingt-cinq représentations, vous en avez ras le bol. De même, j'ai joué cent fois — un record — *Le roi Lear*, et à la fin, je me voyais aller directement à l'asile! Je ne savais plus quoi faire pour apporter quelque chose de nouveau. C'était très dur, moralement et physiquement. À chaque représentation, c'était comme si je m'étais fait renverser par un autobus. À la fin, j'avais des ecchymoses, je passais des heures dans un bain chaud pour retrouver mes esprits! Non, pour tout ça, j'ai donné. Merci. Merci bien! Je préfère de loin le cinéma. Et je mets à profit mon expérience passée!»

Studio

LES MOTS

RIEN DE NOUVEAU SOUS LE SOLEIL

— En latin: *nil novi sub sole*. Cette affirmation est tirée de l'*Éclésiaste*, livre biblique attribué au roi Salomon. Le *Dictionnaire du gai parler* précise qu'on peut la rapprocher du dict alchimique: «Rien ne se perd, rien ne se crée, tout se transforme.»

Pop-corn

● Je n'arrête pas d'apprendre... Je n'ai pas fait l'école secondaire, mais je me considère toujours comme un étudiant.

Johnny Cash

● Pour faire maigrir, rien ne faut un divorce.

Carrie Fisher

● Non seulement n'ai-je pas de cadavres dans mon placard, je n'ai même pas de placard.

Oliver North

● Je n'ai jamais été le premier choix d'aucun homme; je suis même la troisième femme de Frank Gifford.

Kathie Lee Gifford

La belle vie d'Elke

■ Relaxant dans sa somptueuse demeure de Beverly Hills, *Elke Sommer*, à 53 ans, semble parfaitement satisfaite de son sort. Et si elle veut changer d'air, le magazine *Lifestyles* précise qu'elle peut toujours aller passer quelque temps dans sa maison d'Erlangen, en Allemagne, dans son appartement de Manhattan ou dans l'une des deux demeures qu'elle possède en Espagne. Elke a épousé récemment son deuxième mari, *Wolf Walther*, qui gère l'hôtel Essex House, l'un des plus prestigieux de New York. «Je n'avais pas l'intention de me remarier, a-t-elle confié

à *Lifestyles* mais j'avoue que Wolf m'a rapidement fait changer d'avis. S'il est une chose que je regrette, c'est de ne pas avoir eu d'enfants, et de ne plus pouvoir en avoir. J'ai eu le malheur de perdre deux jumeaux en 1984, au huitième mois de ma grossesse. Elke passe désormais la plus grande partie de son temps à peindre et elle enseigne la peinture à sa propre émission télévisée.

■ Sa nouvelle amie, *Heidi Fleiss*, lui ayant affirmé qu'il paraîtrait mieux avec une chevelure plus fournie que ses quel-

ques mèches éparées, *Frank Sinatra Jr* s'est acheté séance tenante une peruke de 3000 dollars. Entre-temps, *Frank Sr* continue de reprocher à son fils sa liaison avec une femme au passé quelque peu douteux, mais celui-ci lui répond qu'il ferait mieux de prêter un peu plus attention aux conseils de ses médecins et de s'occuper un peu moins de sa vie personnelle...

■ À la suite d'une série de meurtres survenus à Venise, en Californie, où demeure *Dennis Hopper*, la vedette de *Star* a décidé d'acheter un terrain vague adjacent à sa maison et d'y faire ériger un bâtiment de béton et d'acier qui ne possède aucune fenêtre. L'acteur, qui refuse de quitter Venise parce qu'il est fier de fai-



Elke Sommer

re partie de la colonie artistique de la ville, admet que la nouvelle demeure dans laquelle il a emménagé avec sa famille «ressemble un peu à une prison», mais au moins, dit-il, il n'aura jamais besoin de laver les fenêtres.

■ Les employés qui s'occupent du logement de *Barbra Streisand* pendant ses tournées sont ébahis par le train de vie de la chanteuse. Non seulement est-elle constamment entourée de cuisiniers et pâtisseries qui lui préparent tous ses mets préférés, mais des décorateurs prennent soin de tapisser toutes ses loges de rideaux de velours avant son arrivée, tandis que trois fleuristes ornent les couloirs des salles de concert où elle se produit de dizaines de bouquets multicolores. Mais qu'on n'aïlle pas croire que Barbra est devenue moins chiche en vieillissant: les fleuristes prennent soin de recueillir toutes les fleurs non fanées, pour les transporter au lieu du prochain concert...

Sources: AP, AFP, Star, Examiner, Globe

Je pense donc je dis

Cette chronique linguistique, préparée par l'Office de la langue française, paraît chaque semaine dans l'édition dominicale de *La Presse*.

Nul n'est censé l'ignorer

st-ce censé ou sensé? Tout dépend du sens recherché.

Censé, avec un «c», dérivé de l'ancien verbe *censer* (c'est-à-dire estimer, juger), signifie qui est supposé, considéré comme, réputé. Il est toujours suivi d'un infinitif: «On est censé le savoir!»

Sensé, avec un «s», de même famille que le mot *sens*, qualifie celui ou celle qui a du bon sens, du jugement, ou en-

core ce qui est conforme à la raison.

Il est donc sensé de croire que nul n'est censé confondre ces homophones, sans quoi c'est le non-sens. Leurs seuls dénominateurs communs, outre la prononciation: tous deux sont adjectifs, tous deux sont variables.

Puisqu'on y est, mentionnons, au nom du bon sens, que les mêmes distinctions valent pour les adjectifs *censément*, avec un «c», et *sensément*, avec un «s».

Et le mariage, ça va?

Une fois que la lune de miel est passée et que la routine s'installe, certains couples voient leur union d'un oeil un peu plus critique. Voici un petit test de *Star* pour vous aider à voir où vous en êtes. Répondez par Vrai ou Faux aux propositions suivantes.

1. J'ai toujours les mêmes bons amis que j'avais avant mon mariage.
2. Je trouve les vacances plus agréables depuis que nous les passons en couple.
3. Il n'y a jamais de temps morts lorsque nous dinons en tête à tête.
4. J'aime bien acheter des vêtements pour ma douce moitié.
5. Lorsque j'entends mes amis célibataires me parler de leur peur du sida, je suis bien content d'être marié.

6. Il est beaucoup plus intéressant de cuisiner pour deux que pour soi tout seul.

7. Il m'est plus facile de prendre la bonne décision face à une situation donnée depuis que j'ai quelqu'un qui me tient à coeur à qui en parler.

8. Passer les longues soirées d'hiver dans les bras d'un partenaire aimant, quel plaisir!

9. Ce doit être l'enfer d'élever des enfants lorsqu'on est parent célibataire.

10. Ma conjointe m'a fait découvrir plein de merveilles.

11. Je suis encore plus heureux de mes succès depuis que je peux les partager avec quelqu'un que j'aime.

12. La vie de famille m'assure un solide sentiment de sécurité.

RÉPONSES

De 9 à 12 Vrai — Le mariage a l'air de ne comporter que des avantages pour vous. Vous faites peu de cas des petits tracas de la vie quotidienne.

De 5 à 8 Vrai — Vous n'êtes de ceux qui pensent que la vie de ménage est un perpétuel enchantement. Réaliste, vous convenez volontiers que les petites disputes et les désagréments sont inévitables dans un couple, mais ça ne vous empêche pas de préférer la vie conjugale au célibat.

De 0 à 4 Vrai — Vous vous demandez souvent pourquoi vous êtes mis à la corde au cou. Les obligations familiales font généralement mûrir quelqu'un très rapidement, et vous n'êtes peut-être pas prêt pour cela. Il n'est toutefois pas impossible que les choses se tassent avec le temps.

Génies en herbe

En collaboration avec Génies en herbe Pantologie Inc., 3535, boul. Rosemont, Montréal H1X 1K7

A 2^e SIÈCLE

1. Quelle invention attribue-t-on au Chinois Cai Lun, au début du 2^e siècle?
2. À qui était dédiée la colonne élevée en 113 pour célébrer une victoire sur les Daces?
3. Quel écrivain romain écrit les *Annales* de 115 à 117?
4. Dans quel pays le mur d'Hadrien, construit de 122 à 127, s'étalait-il?
5. Quel astronome grec fit des observations à Alexandrie de 127 à 141, ce qui l'amena à établir un système planétaire géocentrique?
6. Comment se nommait la maison construite à Tibur (Tivoli) pour Hadrien?
7. Comment appelle-t-on les paysans égyptiens, dont un groupe se révolta contre Rome entre 152 et 153?
8. Quel empereur romain chassa les Germains d'Italie entre 166 et 169?
9. Quelle ville de la Thrace ancienne aux noms multiples fut rasée par Septime Sévère en 196?
10. Dans quel pays d'Afrique était située la ville de Timagad, ville cadastrée en carrés égaux?

B ART MODERNE

1. Quel peintre américain d'origine russe a peint les toiles *Dark over brown* no 118 et *number 11*?
2. Qui a peint le célèbre *Carré blanc sur fond blanc*?
3. De quel pays le peintre Robert Rauschenberg est-il originaire?
4. Dans quelle revue néerlandaise d'avant-garde le peintre Piet Mondriaan publia-t-il des articles entre 1917 et 1922?
5. Dans quelle ville Picasso mourut-il?

C LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE ET JOUAL

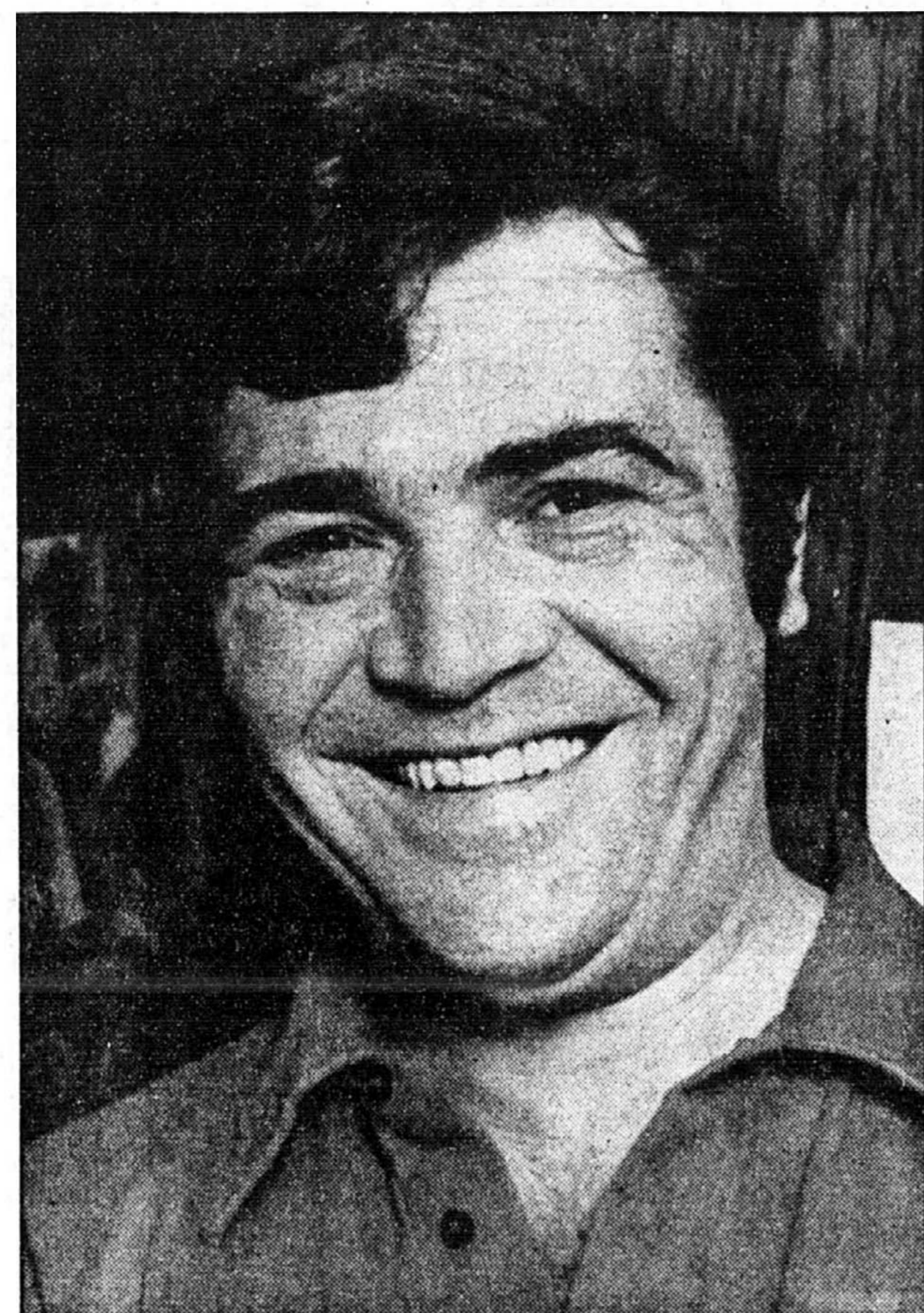
1. Du nom de quel animal le mot *joual* est-il la déformation?
2. Quel Québécois, un des premiers à valoriser le *joual* dans ses textes, écrivit un roman traduit en anglais sous le titre *Flat Broke and Beat*?
3. Quel dramaturge de Montréal a écrit *Les Belles-soeurs*?
4. Quel autre dramaturge accorda une place importante au *joual*, dans des pièces dont *Le Chant du sink* et *Manon Lastcall*?
5. Quel écrivain québécois prévenait des dangers du *joual* dans le livre *Les Insolences du frère Untel*?



Dramaturge montréalais

D CINÉMA

1. Quel cinéaste danois est le réalisateur du film *Vampyr*?
2. Quel acteur les films suivants ont-ils en commun: *La Gammick*, *Elvis Gratton* et *Le Party*?
3. Quel Américain a réalisé les documentaires *Comic Book Confidential* et *The Twist*, des films sur des éléments de la culture pop américaine?
4. De quel livre de Joseph Conrad le film *Apocalypse Now* était-il une adaptation très libre?
5. Quel cinéaste d'animation s'était commis dans une adaptation non autorisée de *Fritz the Cat* avant de réaliser *Le Seigneur des Anneaux*?



Cinéaste d'animation

E GÉOGRAPHIE

1. Donnez, à 50 mètres près, la profondeur du lac Baïkal, lac le plus profond du monde?
2. Quelle formation rocheuse d'Australie, devenue un lieu touristique, était sacrée pour les aborigènes?
3. Dans quel État américain retrouve-t-on le parc des Everglades, reste d'une vaste région marécageuse qui a été drainée?
4. Quel lac africain est le deuxième plus grand lac au monde?
5. De quel pays Islamabad est-elle la capitale?
6. Quelle monnaie d'un pays coincé entre l'Inde et la Chine se divise en 100 paisa?
7. Le drapeau de quel pays qui occupe le sud de Bornéo est composé de deux barres, une blanche et une noire, en oblique sur un fond jaune?
8. Quel pays est appelé Choson par ses habitants?
9. Quelle est la monnaie du Nauru et du Kiribati?
10. Quelle est la capitale des îles Fidji?

F IDENTIFICATION D'UN PERSONNAGE

1. Romancier et dramaturge ukrainien né et mort à Kiev (1891-1944).
2. En 1924, il publie un roman réaliste, *La Garde blanche*, et un recueil de nouvelles de science-fiction *La Diablerie*?
3. Son grand roman fantastique *Le Maître et Marguerite* fut publié après sa mort.
4. Un de ses thèmes favoris est la bureaucratie qui s'est établie en U.R.S.S. après la révolution bolchevique de 1917.

SOLUTION À LA DERNIÈRE PAGE DES ANNONCES CLASSÉES

Scrabble

Pierre Q.T. Nguyen

Stress du championnat

Les tournois d'importance, que ce soit au scrabble, au golf, à la pétanque... agissent de façon différente sur chacun des individus. Pour certains, ces événements majeurs leur donneront une plus grande force de concentration, mais pour la plupart, ce stress sera néfaste... Dimanche dernier, au Skins Games d'un parcours de golf de la Vallée du Richelieu, Nick Price a raté un putt (coup roulé sur le green) de trois pieds, ce qu'on voit rarement d'un professionnel... c'est une toute autre paire de manches lorsqu'on ajoute qu'il y avait 160 000 \$ en jeu. Au scrabble, seul l'honneur et la fierté sont en jeu, mais...

Le champion québécois François Bédard s'est vu attribuer un zéro, sur un coup de 50 points dans la dernière partie du Championnat du monde. En conjuguant le verbe CHEVRER, qui ne s'emploie qu'à l'infinitif provenant de l'expression «faire chevrer» qui veut dire «faire enrager» chez les Suisses, François perd 20 rangs au classement final, soit la sixième place. Le champion de France Aurélien Kermarrec aurait terminé ex aequo au premier rang du championnat, avec le Belge Christian Pierre, s'il n'avait pas commis la même erreur.

Les deux autres B du Québec, à savoir Mario Buteau et Germain Boulianne, ont raté le deuxième coup de la troisième partie avec comme tirage E-H-I-N-N-O-R qui scrabblait sur un U. Bien que peu connu de la majorité des gens, le mot HURONIEN (en géologie, relatif à un plissement antécambrien) n'est pas nouveau pour ces forts joueurs. Mario, qui était troisième après deux parties, se demande encore, deux semaines après la fin du tournoi, comment il a pu loucher ce scrabble.

Parlant de Mario, il vient de m'annoncer son retrait de la compétition de scrabble. Directeur de la Commission du Règlement international, il veut rester dans le monde du scrabble et continuer à aider au niveau de l'arbitrage un peu partout au Québec. Plusieurs taquins diront qu'on le reverra à titre de joueur d'ici six mois comme il l'a déjà fait lors de ses deux ou trois précédentes tentatives de retraite!

Le stress du championnat a également agi sur Marielle Gingras. Au début des compétitions, ce fut très positif: partie parfaite dans la première pour Marielle. Deux jours plus tard, Marielle remplit un bulletin-réponse avec PREDICAT pour 98 points en omettant d'indiquer l'emplacement du mot... erreur bien regrettable qu'on voit souvent en tournoi.

Les joueurs expérimentés sont aussi soumis au stress, bien qu'ils soient mentalement préparés à l'affronter. Ils doivent donc considérer tous les aspects du jeu qui leur permettront d'obtenir des résultats satisfaisants; le vocabulaire est un de ces éléments.

Vocabulaire
Si on ne se souvenait pas que ROUSTON (testicule) est admis au singulier dans l'O.D.S., on pouvait toujours scrabbliser en jouant TROUONS, OUTRONS ou ROUTONS (router: répartir le courrier selon la destination) pour quelques points de moins. ROUSTON fait partie de la liste de mots qui étaient toujours pluriels et qui sont apparus au singulier depuis la deuxième édition de l'O.D.S. avec ses synonymes ROUPETTE et ROUBIGNOLE et avec ANIMELLE (testicule d'animal utilisé pour certains plats).
Si on hésitait sur la validité du mot ENTUBAGE, on s'en sauvait encore une fois, moyennant une légère perte de points, avec BA-GUENT. Même scénario pour FORMOLAI (formoler: soumet-

tre à l'action du formol) et EMORFILA (émorfiler: enlever les arêtes vives d'une lame), AR-RIMEUR et ARMURIER, ainsi que ISOGAMES (se reproduisant par union de deux gamètes semblables), MOISAGES (assemblage à l'aide de moises) et EGOISMES.

Comment jouer la partie de duplicate ci-dessous
La formule de duplicate vous permet de rejouer chez vous une partie disputée dans un club ou dans un tournoi. Pour obtenir les règles détaillées, écrivez à: Pierre Q.T. Nguyen, Chronique de scrabble, La Presse, 7, rue St-Jacques, Montréal H2Y 1K9.

Troisième partie des Championnats mondiaux 1994 à Libramont (Belgique) disputée le 12 juillet 1994.

TIRAGE	MOT CHOISI	REF	PTS
1. AMEUTTI	AMEUTE	H3	18
2. I-OHERNN	HURONIEN(1)	6G	65
3. OOTSURN	ROUSTON(2)	O3	66
4. EELNTP	EPILENT	N9	82
5. UULFDJ	JUDO	8L	31
6. ULFI-ZTD	FLUTIEZ(3)	13I	48
7. D-ESURL	DUALISTE	15H	140
8. AATTIV	TAXIATIVE	8A	83
9. EEEOWAC	CHEVEE(4)	G5	23
10. QWA-RYUL	RAY	I1	43
11. QWUL-LIF	WU	12K	37
12. SSEMIOIG	ISOGAMES(5)	D4	70
13. AAFSRLB	BALAFRAS	B2	92
14. CIESDYN	SCINDER	I2	39
15. V-EAAGQB	AH	J1	37
16. VEEGB-ER	VERBE	F10	33
17. GE-KXENA	EX	5K	37
18. GKENA+LO	IGNAME	4D	36
19. KLO-R7PI	(SKIP(6))	I8	34
20. LOR-OMQ	ZOE	O13	14
21. LROMQ	MOL	C10	9
			1055

COMMENTAIRES
1 — HURONIEN, en géologie, relatif à un plissement antécambrien.
2 — ROUSTON, testicule.
3 — FLUTER, jouer de la flûte.
4 — CHEVER, craquer une pierre précieuse, une pièce de métal.
5 — ISOGAME, se reproduisant par union de deux gamètes semblables.
6 — SKIP, benne commandée par un treuil.

RÉSULTATS PTS
1. Pascal Fritch (F)..... 1051
2. Aurélien Kermarrec (F)..... 1050
3. Laurent Dauvillers (F)..... 1048

Crucigrammes

Nicole Hannequart

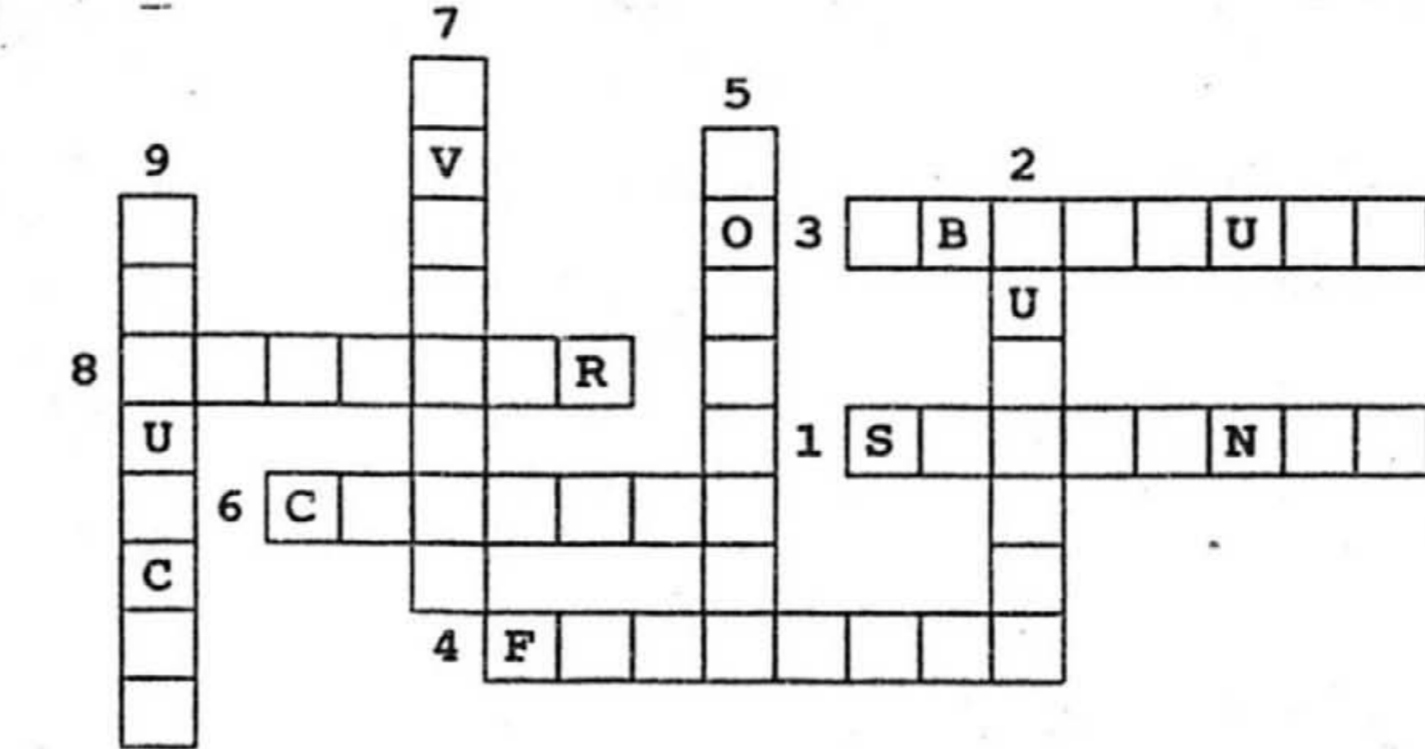
EXPLICATION DU JEU

Tout d'abord, vous devez trouver les mots correspondant aux définitions, en commençant par le mot codé (dont les lettres sont écrites entre parenthèses).
Ce dernier vous est d'une grande aide puisque, une fois trouvé, vous reportez, en suivant le code, chacune de ses lettres dans la grille. (Par ex. 1-2 signifie la case d'intersection des mots 1 et 2, 2-3, celle des mots 2 et 3, etc.).
Enfin, il s'agit de compléter la grille en formant une anagramme pour chacun des mots trouvés.

MOT CODÉ

6-7 8-9 1-2 4-5 5-6 2-3 7-8 2-4
DÉFINITION Qui éprouve une gêne respiratoire. (EEOPRSS)

MOTS	DÉFINITIONS	MOTS	DÉFINITIONS
1. P-----	Huit heures ..., c.-à-d. huit heures précises. (8 lettres)	5. N-----	Elle allaite des enfants en bas âge. (8 lettres)
2. P-----	Se procurera dans une réserve. (7 lettres)	6. R-----	Fit la cueillette de produits de la terre. (7 lettres)
3. O-----	Bouchées. (8 lettres)	7. R-----	Remettais à neuf. (8 lettres)
4. B-----	Rendre meilleur. (8 lettres)	8. S-----	Repas du soir. (7 lettres)
		9. S-----	Compter sur quelque chose pour en tirer un avantage. (8 lettres)



SOLUTION DU No 330:

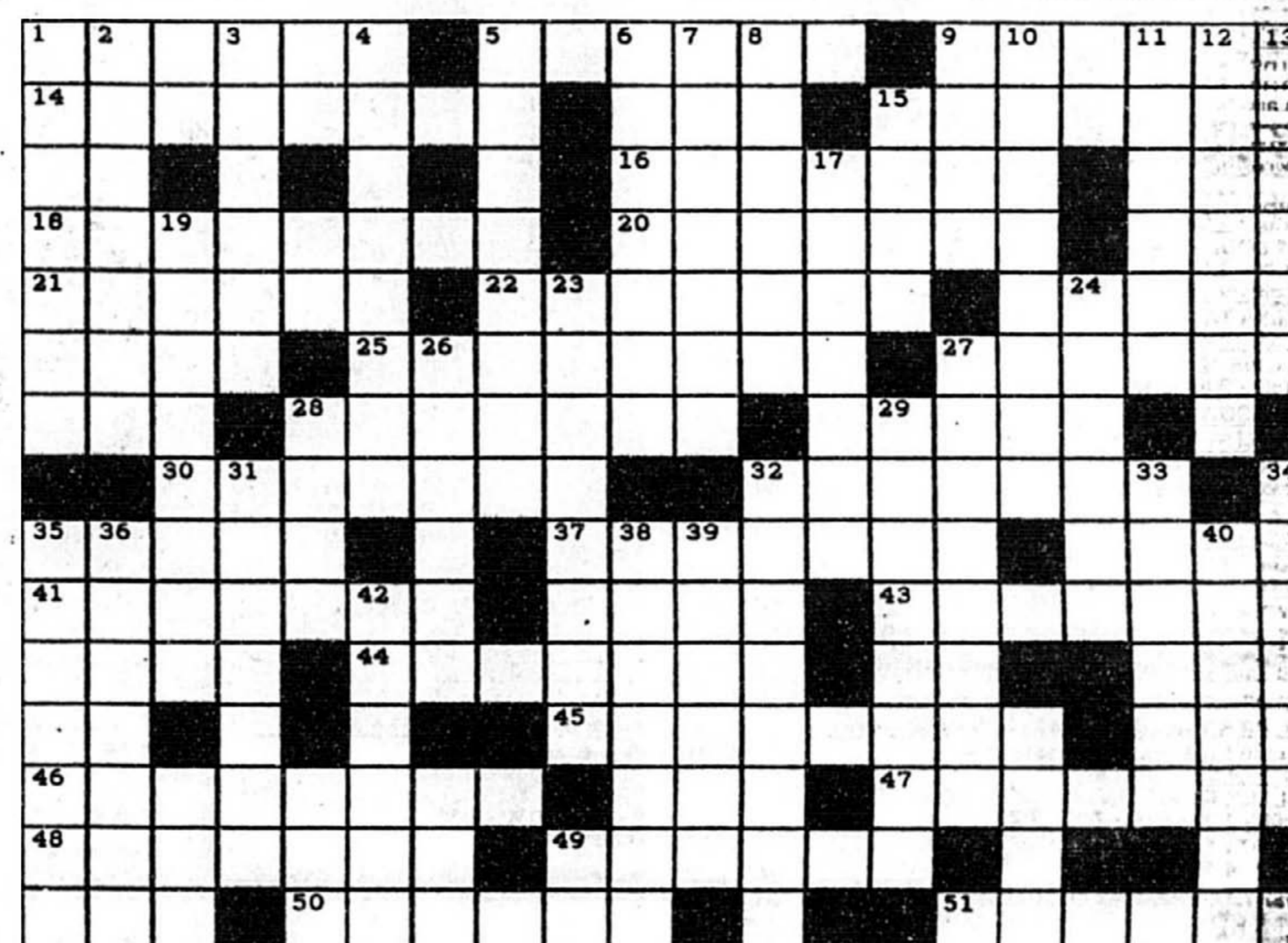
1. PROFITE	PIÉFORT
2. INFUSER	SURFINE
3. TONNELET	LETTONNE
4. AFFLEURE	FARFELUE
5. LONGEAS	LOSANGE
6. INDOLORE	ENDOLORI
7. EMMELANT	EMMENTAL
8. PERCALE	REPLACE
9. EMMURONS	SURNOMME

Anacroïses

Philippe Guérin

Les anacroïses sont des mots croisés dont les définitions sont remplacées par les lettres de mots à découvrir. Les nombres qui suivent certains tirages correspondent au nombre de solutions possibles dont une seule peut se placer sur la grille. Comme au scrabble, on peut conjuguer. Tous les mots à trouver figurent dans l'Officiel du Scrabble (Éd. Larousse). Il n'est donné que les tirages de mots de six lettres et plus.

HORIZONTALLEMENT	VERTICALEMENT
1: JJOOUU	1: ACJKOPT
5: AEIMOX	2: DEEIOSU(2)
9: AEMSUV	3: JMNOOS
14: AABDORST(2)	4: BEEOSUU
15: EIIMSSV	5: AAELSTT(2)
16: DEGINSU(2)	6: ADEIOR
18: EEEKNORS	7: AGINORS(8)
20: AEEGILL(2)	8: AEIMNT(5)
21: EINPSU(2)	10: ACEHRSS(8)
22: AAELRR(2)	
25: AAENORTU	
27: CEHINS(3)	
28: IIMRSSU	
30: EELOSUU	
32: EFILRTT	
37: AEEFIMR	
41: CENNOTU	
43: DEEIOSU(2)	
44: AEGINSU(2)	
45: EENOPRTT	
46: EIOPRST(3)	
47: ADEEFLU	
48: EEEINRS(6)	
49: DEEINS(3)	
50: CEEHSS(2)	
51: AEESTX(2)	



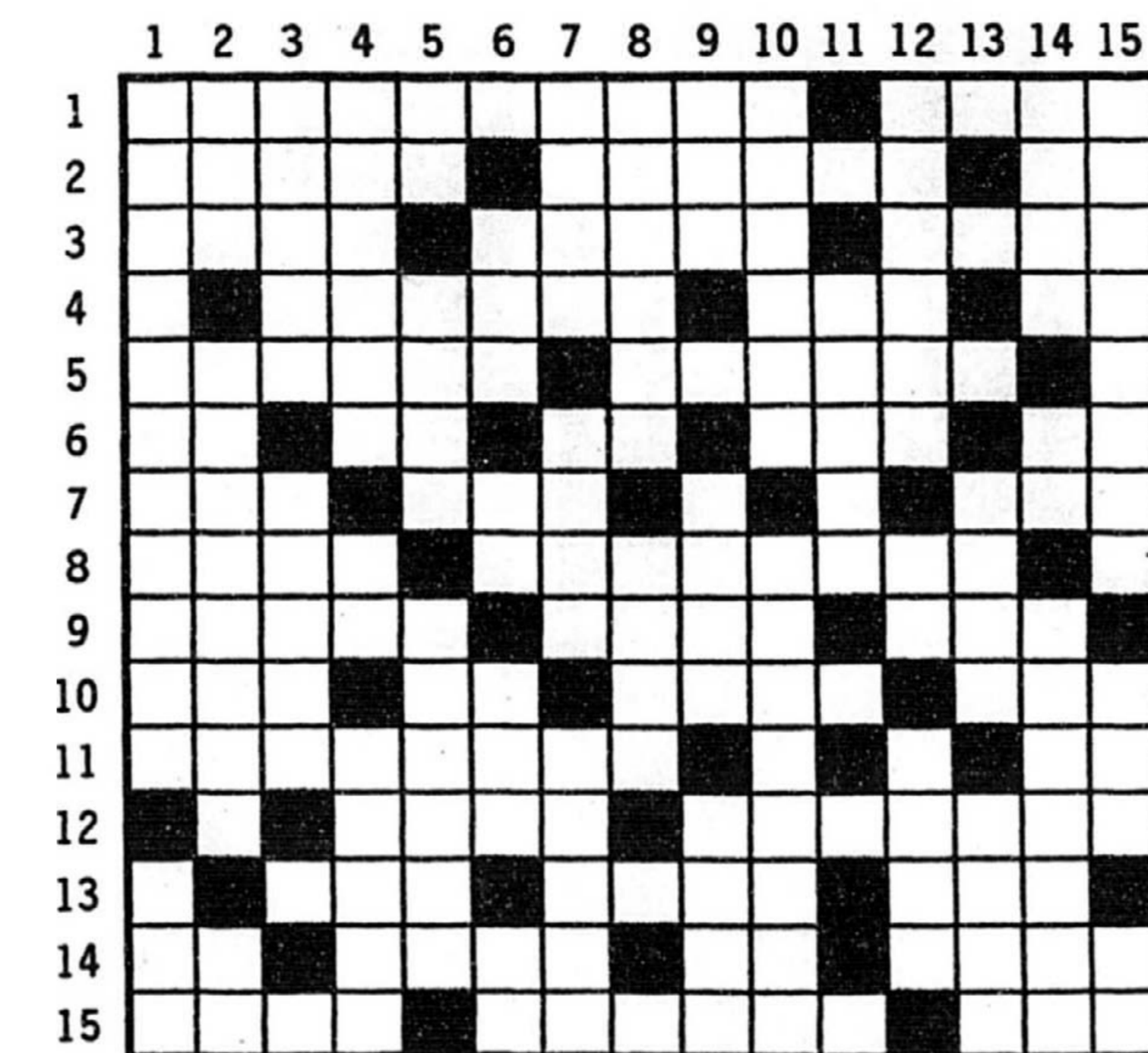
L'utilisation du terme «anacroïses» est possible grâce à l'amabilité de Michel Charlemagne

Mots croisés

LA GRILLE THÉMATIQUE

DE MICHEL HANNEQUART

(AUTOMOBILE)



531

HORIZONTALLEMENT

- 1 A des usines en Allemagne, mais aussi au Mexique — Utile quand on crève.
- 2 A bien des fans — Exaspéré — Renforce une affirmation.
- 3 Automobile — Poisson à chair estimée — Lutte serrée entre deux groupes antagonistes.
- 4 ... de conduite — Véhicule — Possessif.
- 5 Ville de l'Afrique du Sud — Se dit d'un moteur.
- 6 Radon — Néon — Démonstratif — Placé (de telle façon) — Abréviation chrétienne.
- 7 Époque de l'année où les pneus à neige sont inutiles — Titre anglais — Dans un pneu.
- 8 Arbrisseaux d'Arabie — Automobile conçue pour faire de longs trajets.

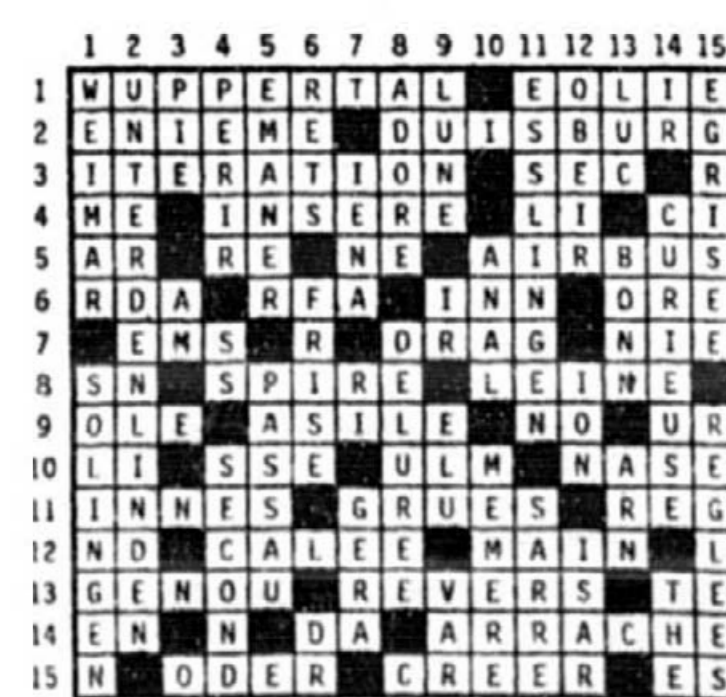
- 9 Dont on se sert souvent — Courage — Il aime l'eau douce.
- 10 Baie du Japon — Grade — Morceau de boeuf — Un de quatre.
- 11 Se dit d'une voiture qui a de bonnes reprises — Personnel.
- 12 Lisière d'un bois — Voies de communication urbaines.
- 13 Levée, aux cartes — Direction — Agent secret de Louis XV.
- 14 Coutumes — Permission de passer — Symbole chimique — Outils.
- 15 Très grand arbre — Il conduit — Possessif.

VERTICALEMENT

- 1 Permet de transformer le mouvement rectiligne des pistons en mouvement de rotation — Véhicule.

- 2 Homme d'État japonais — Accumuler — Réponse.
- 3 Lainage foulé et imperméable — Canal qui amène l'eau de la mer dans les marais salants.
- 4 On l'entend de loin — Abréviation — Automobile.
- 5 Personnel — Bêtes de somme — Conseillère secrète.
- 6 Allié — Terminaison — On y circule — Révérend père.
- 7 Partie de la carrosserie qui recouvre et entoure la roue — Canine — Humé.
- 8 Produit un bruit sourd, grave et prolongé — Presse.
- 9 Lentilles — Sert à soutenir provisoirement un plancher — Passe à Pise.
- 10 Fille du frère — Se dit d'un sens.
- 11 On y enfermait les fous.
- 12 Arbres — Gloussé — Véhicule.
- 13 Il s'accompagnait à la lyre — Cartes.
- 14 De même — Symbole chimique — Liquide pétrolier.
- 15 Garniture placée devant le radiateur d'une automobile — Utiles en menuiserie — Sof-dat allemand.

SOLUTION DIMANCHE PROCHAIN



SOLUTION DE DIMANCHE DERNIER



La guerre à la pègre (6)

Jérôme Choquette l'avait clamé haut et fort : « La corruption existe à tous les niveaux de la société, au point que la fibre morale de cette province est en train de s'effriter... » Les enquêtes publiques sur le crime organisé allaient-elles confirmer dans ces opinions le ministre de la Justice du tournant des années 70 ? Nos caïds avaient-ils donc stipendié certaines de nos élites ? Les hardis enquêteurs lancés sur cette piste n'eurent pas la vie facile, les coups vinrent parfois de bien haut : peut-être a-t-on là des éléments de réponse à la question qui hanta bien des esprits à cette époque...

Bisbille dans les rangs policiers



DANIEL PROULX

collaboration spéciale

Les puissances occultes qui constituent ce que l'on appelle le « crime organisé » n'ont qu'un but, celui de s'enrichir. Disciplinées, fortement hiérarchisées, elles sont de toutes les combines et n'hésitent pas à recourir à la violence. Mais aussi, elles ne peuvent prospérer sans acheter des complicités dans les sphères d'influence de nos sociétés.

Au fil des enquêtes publiques conduites de 1970 à 1985, pas moins d'une quarantaine d'hommes de pouvoir se voient associés à de mauvais garçons. Fallait-il en conclure à la corruption de l'appareil de l'État ? Des policiers n'hésitent pas à sauter le pas.

C'est à 1969 que remonte la constitution d'un corps d'élite de policiers sans peur et sans reproche. Une descente dans une boîte de nuit montréalaise, le Paris Café, avait permis la saisie d'une quantité de documents compromettants sur les combinaisons financières de hauts barons de notre pègre. La prise est miraculeuse, on procède alors aux perquisitions de trois cents comptes bancaires. L'opération, appelée « Projet B », met à jour un vaste va-et-vient clandestin de fonds frisant les 150 millions ! Les enquêteurs de choc affectés au dossier se livrent alors à une analyse approfondie de transactions louches dans lesquelles sont impliqués les trois quarts des gros bonnets du « milieu », soit quelque 150 individus...

Les résultats de cette vaste enquête seront d'un grand secours aux commissaires de la CECCO. De même, les affectés au « Projet B » gagnent les rangs de l'Unité spéciale d'enquête sur le crime organisé (USECO) où les attendent une cinquantaine de confrères recrutés dans les rangs de la GRC, de la SQ ou de la Sûreté montréalaise et dont la mission est d'alimenter les procureurs de la CECCO.

Grogne et mutations

En juillet 1972, l'avocat Charles Cliche, ancien membre de la GRC et ci-devant coordonnateur de l'USECO, y va d'une retentissante profession de foi : « Nous sommes autonomes et si nous nous apercevons qu'un personnage important, politicien ou autre, est mêlé de près ou de loin avec la pègre, nous n'hésiterons pas à entreprendre des poursuites judiciaires contre lui... » L'homme ne manque pas de résolution : « Nous sommes assurés que certaines personnes vont nous mettre les bâtons dans les roues, mais nous sommes prêts à les affronter. »

Moins d'un an plus tard, maître Cliche est « promu » juge aux Sessions de la paix de Saint-Jérôme et un ami du ministre Choquette, Paul-Émile L'Écuyer, prend sa relève. La tâche qui l'attend ne sera pas de tout repos, tout ne va pas pour le mieux au sein de la troupe d'élite. Un de ses membres confie à *La Presse*, sous le couvert de l'anonymat : « Nous avons monté des piles de dossiers mais en un an, cela n'a rien donné... »

Mieux encore, les mutations et les démissions d'enquêteurs de choc se sont multipliées. Leur représentant s'insurge : « On laisse planer le doute sur leur intégrité, il est impensable que l'on effectue de tels transferts forcés de personnel. » Des observateurs déplorent entre autres départs, ceux des détectives Chartrand, un spécialiste des paris clandestins, ou Adamo, un expert en matière de crime organisé, ou Vachon, de la GRC, qui choisit de regagner ses fonctions d'antan.

Jérôme Choquette attribue le malaise à « des conflits de hiérarchie et de personnalité ». En mars 1973, toute l'USECO menace de démissionner, les autorités croient résoudre le problème en augmentant les salaires de 35 pour cent...

En fait, des divergences de vues opposent les membres de l'USECO. Certains, en ligne avec les hautes instances, veulent limiter leur mandat à la cueillette d'informations pour le compte de la CECCO. La partie adverse, dans les rangs de laquelle on retrouve les éléments purs et durs qui ont collaboré au « Projet B », veulent mener une lutte à finir au « milieu » montréalais.

Les autorités tranchent la question à l'été 1973. L'USECO est dissoute, la plupart des 60 policiers qui la composent retournent à leurs corps policiers respectifs. Seuls restent une douzaine d'entre eux qui auront pour tâche d'analyser les dossiers soumis par les différentes polices de la province à la CECCO. On invoque à l'appui de cette décision que l'on ne voulait pas d'une police « parallèle ». Des critiques prétendent que les experts d'USECO faisaient peser une menace bien trop lourde sur les caïds et leurs relations de tout acabit pour qu'on leur laisse la bride sur le cou...

La guerre des polices

La dissolution de l'USECO ne mate pas les irréductibles. Quelques semai-



Charles Cliche (à droite), coordonnateur de l'Unité spéciale d'enquête sur le crime organisé, photographié en 1973 en compagnie du ministre de la Justice de l'époque, Jérôme Choquette.



Paul-Émile L'Écuyer, successeur de Charles Cliche à la tête de l'USECO.



André Guay, directeur adjoint de la Sûreté montréalaise : des vacances forcées...



Le policier Alphonse Gélinau, dit « Loulou », « cauchemar de la pègre », avancent certains.



René Daigneault, directeur de la Sûreté montréalaise en 1974, évoque « certaines divergences dans nos rangs ».

nes plus tard, la divulgation d'un rapport secret d'enquêteurs de la Sûreté montréalaise a l'effet d'une bombe. Le document suggère, à la lumière de preuves accablantes, la réouverture de l'enquête sur la conduite du chef de police Saulnier alors « en congé ». Les auteurs s'y interrogent également sur les raisons qui ont poussé les autorités tant politiques que policières à ne pas étudier l'affaire à fond.

Qui est à l'origine de la fuite ? Le nom d'André Guay, directeur adjoint de la Sûreté montréalaise, est aussitôt avancé. Ce colosse d'une parfaite intégrité compte 28 années de service, c'est à lui que l'on avait confié la direction du fameux « Projet B » de même que l'enquête sur le passé du chef Saulnier. « Il est dangereux d'attaquer la pègre de front comme il l'a fait, de déclarer à *La Presse* un de ses subalternes. S'il continue et s'il n'est pas mieux appuyé, il risque de connaître le même sort que Pax Plante. » Comme pour lui donner raison, Guay est bientôt forcé de prendre des vacances...

Le sergent-détective René Rochon, qui signalait le fameux rapport dévoilé à la presse, est bientôt relevé de ses fonctions. Un autre policier, proche de Guay et responsable des opérations du « Projet B », est aussi sur la sellette. Alphonse Gélinau, dit « Loulou », ne s'embarrasse pas de nuances. « Fauteur de troubles » pour les uns, « cauchemar de la pègre » pour les autres, cet incorruptible est un bourreau de travail reconnaissable à sa forte corpulence et à son cigare éternellement vissé aux lèvres.

Gélinau n'est pas un homme d'appa-

reil et l'on dit de lui qu'il a parfois recouru à des méthodes peu orthodoxes. Ainsi, en manipulant certains voyous, il serait parvenu à semer la zizanie entre eux et à provoquer des guerres de gangs.

D'autres enquêteurs par trop enthousiastes passent aussi à la moulinette. Les sergents Cardinal et Gendron, qui ont scruté les manigances de truands lors de l'Expo 67 et passé au peigne fin les relations politiques de William O'Bront, se voient tout à coup dépossédés de leurs dossiers et astreints à des tâches administratives.

Assistait-on à une véritable purge ? En mai 1974, le directeur de la Sûreté montréalaise, René Daigneault, est forcé de faire une mise au point : « Il y a bien certaines divergences dans nos rangs, mais il ne s'agit pas de luttes de clans... »

Au même moment, Jérôme Choquette annonce qu'il s'attribue un droit de regard sur tous les dossiers à caractère politique ou parapolitique. En somme, on veut ainsi éviter certains débordements quand des juges, des avocats, des politiques ou de hauts fonctionnaires sont concernés.

L'affaire Guay

Le pire restait pourtant à venir. En octobre 1974, on découvre un dispositif clandestin d'écoute électronique dans le plafond de la salle de conférence du Conseil de sécurité de la Communauté urbaine de Montréal.

La coupe est pleine. Trois mois plus tard, le directeur adjoint Guay est à nouveau pointé du doigt, on le suspend

pour « avoir manqué de loyauté envers son directeur et avoir mal dirigé et conseillé ses hommes dans certaines affaires délicates ». On apprend par la même occasion qu'il n'y a pas qu'une seule affaire du genre mais que l'on aurait aussi intercepté les communications de Paul-Émile L'Écuyer et du juge Trahan, le président de la Commission de contrôle des permis d'alcool.

La Commission de police du Québec est saisie de l'affaire qu'elle entend au début de mars 1975. André Guay est mis au pilori, son camarade Alphonse Gélinau aussi, qui sèche depuis près de deux ans dans un poste de police de la Côte-des-Neiges.

Il ressort des débats que les deux hommes ont bel et bien participé aux opérations d'écoute en question. Le but visé : empêcher que l'on sabote l'énorme travail accompli depuis le début du fameux « Projet B » qui avait mené les enquêteurs dans les tréfonds du « milieu ».

Jérôme Choquette réprimande les fautifs : « Il y a des gens qui s'imaginent avoir le monopole de la lutte contre le crime », tandis que la CPQ se retire finalement du dossier, ses juges se disant directement concernés par des faits soumis par la défense...

Au moins les audiences auront-elles permis de constater à quel point les irréductibles de la répression du gangstérisme n'ont pas la vie facile. Des voyous n'hésitent pas à s'en prendre à leurs proches. L'épouse de « Loulou » Gélinau a reçu des menaces de mort, on a même pendu une corneille morte à la porte de sa demeure. Bien plus, un offi-

cier témoigne que ses hommes ont déjà mis à jour un complot visant à faire sauter Gélinau au volant de sa voiture...

Le principal intéressé n'est pas une créature inquiète, il déclare aux commissaires : « Les gens que j'ai combattus sont bien patients. Ils ne vous menacent jamais directement. Ils sont plus intelligents que cela... »

La CPQ reprend ses audiences en mai 1975, mais à huis clos. À la clôture des débats, le procureur de Guay plaide publiquement en faveur de son client : « Il s'agit d'un honnête homme qui, contre vents et marées, a pris des risques pour accomplir son devoir... » Les commissaires se rangeront à son avis et recommandent la réintégration de Guay.

On ne l'accueillera pas à bras ouverts. Il est nommé coordonnateur des règlements municipaux puis conseiller du chef Daigneault en matière d'accidents de la route... C'est la fin des haricots, il démissionne en octobre 1975.

Alphonse Gélinau ne s'amusera pas davantage. Ce père attentif perd l'une de ses filles, il a de graves ennuis de santé puis, en 1976, se voit accusé de 14 infractions au code de discipline de la police dont celle de n'avoir pas complété un rapport d'enquête. Il tiendra bon jusqu'à sa retraite, sans qu'on lui ait jamais confié un seul autre dossier d'importance. Sa femme avait un jour déclaré : « La police, c'est sa maîtresse. » Il mourra quelques années plus tard, s'estimant sans doute trahi par elle...

La guerre des polices, faute de combattants, finit par finir. Comme pour conclure, Marcel Adam écrit dans *La Presse* : « Il faut un rare courage, chez un policier, pour entreprendre de lutter efficacement contre le crime organisé. Et on comprend qu'il devienne extrêmement prudent et même soupçonneux face à l'incompréhension et aux entraves auxquelles il est en butte dans son propre milieu, en plus des pièges et des périls de toutes sortes qu'il doit affronter dans sa tâche... »

Le premier ministre Robert Bourassa, agacé comme bien d'autres membres de la classe politique par les intrusions d'enquêteurs jugés trop zélés, y va d'un commentaire cinglant, le 24 mars 1975 : « La CECCO a été formée pour combattre le crime organisé. Elle n'a pas été formée pour impliquer le Parti libéral là où il n'y a pas de crime organisé... »

Quatre mois plus tard, Jérôme Choquette quitte — sans doute à regret — le ministère de la Justice pour celui de l'Éducation. En 1977, le directeur Daigneault qui, compte tenu des circonstances, n'a pas mal fait son boulot, tire sa révérence. Son mot d'adieu : « J'ai été manipulé par la politique... » Il décèdera le 4 juillet 1994, à l'âge vénérable de 73 ans...

Signalés à l'indignation publique

Toutes les péripéties de ces enquêtes au long cours n'empêchent pas que soient pointés du doigt certains hommes publics compromis avec la gent mafieuse. L'affaire Laporte, survenue à l'été 1973, fut sans doute l'épisode le plus tumultueux de tous.

Si le ministre martyr de la Crise d'octobre en sortit blanchi, ce ne fut pas le cas de ses adjoints Gagnon et Côté, soupçonnés de tractations avec les Dasti et Di Iorio, figures bien connues du « milieu » montréalais. Les deux politiciens, coincés par les enquêteurs de l'opération « Vegas », seront accusés d'avoir tenté de soudoyer des magistrats et des hauts fonctionnaires.

Le député Leduc se prend dans une semblable ornière : la police a intercepté des communications téléphoniques entre lui et le même Dasti. Il devra abandonner la politique... L'un des criminalistes les plus en vue de son temps, maître Sainte-Marie, est rayé du Barreau et emprisonné pour fraude. Des représentants du ministère public montent dans la charrette des condamnés : le procureur Fournier est condamné en 1978 pour abus de confiance, corruption et tentative d'extorsion ; son confrère Harris écope deux ans de prison pour les mêmes raisons.

Nul n'est épargné. Le juge Fabien est condamné pour évasion fiscale, des policiers ont surpris le magistrat Ducros attablé au Playboy Club en compagnie de maffiosi notoires.

Un greffier de la Cour des Sessions est accusé de donner des tuyaux à de mauvais garçons, on reproche à un inspecteur des viandes, qui a obtenu un prêt de 5000 \$, d'avoir eu comme endosseur William O'Bront, impliqué dans l'énorme racket des viandes avariées.

Des policiers auraient volé des armes de poing saisies lors de perquisitions pour les vendre à des maffieux, une dizaine de fonctionnaires de la SAQ auraient monnayé des permis de vente d'alcool, les journalistes Merckel et Jodoin auraient trempé dans de fausses accusations portées contre des policiers...

Malgré tout ce brouhaha, les caïds, eux, dorment sur leurs deux oreilles. Le réveil allait être brutal.

DIMANCHE PROCHAIN :
La revanche des forces de l'ordre

T Ê T E S D ' A F F I C H E



Denis Lavoie

La violence faite aux aînés: un drame secret. Tel est le thème de la campagne de financement de Secours aux aînés, une oeuvre du cardinal Léger. «Le problème des mauvais traitements et de la négligence envers les aînés n'est pas nouveau», nous rappelle cette oeuvre. Suite au décès de sa présidente et porte-parole, **Nicole Germain**, Secours aux aînés a fait appel à **Henri Bergeron**, qui fut longtemps la voix de Radio-Canada, comme nouveau porte-parole, qui nous invite à partager avec les aînés dans le besoin. Renseignements: Secours aux aînés, 130, avenue de l'Épée, Outremont (Québec), H2V 9Z9.



Jean-Louis Cousineau

Bénévole depuis plus de 25 ans au sein de la direction de l'Ambulance Saint-Jean au Québec, **Jean-Louis Cousineau** vient d'être promu au rang de vice-chancelier de l'Ordre de Saint-Jean au Canada. Président du Conseil du Québec de 1990 à 1993, **Jean-Louis Cousineau** a contribué à la formation de quelques-uns de ces 11 millions de Canadiens ayant reçu des cours de secourisme de l'Ambulance Saint-Jean depuis son implantation au pays en 1883. Fondé il y a près de 1000 ans, l'Ordre de Saint-Jean (de Jérusalem) est la plus vieille organisation caritative au monde. Il est devenu au fil du temps un organisme humanitaire.

Après avoir célébré ses 15 ans d'existence, Le Phare, ce centre d'écoute pour les personnes en mal de vivre, continue de tendre l'oreille, au sous-sol du Complexe Desjardins. Anonymat, confidentialité, simplicité, dignité sont au nombre de ses qualités. Angle Sainte-Catherine et Saint-Urbain, galerie du Nord. Pour soutenir cette oeuvre et devenir membre des Amis du Havre: tél. 982-0333.

Épluchette de blé d'Inde au profit du Centre Pierre-Hénault (assistance aux personnes qui souffrent du sida), le samedi 27 août, au Centre social Centre-Sud, 1710, rue Beaudry, Montréal. Coût: 10\$, 12\$ à l'entrée. Renseignements: 522-3339.

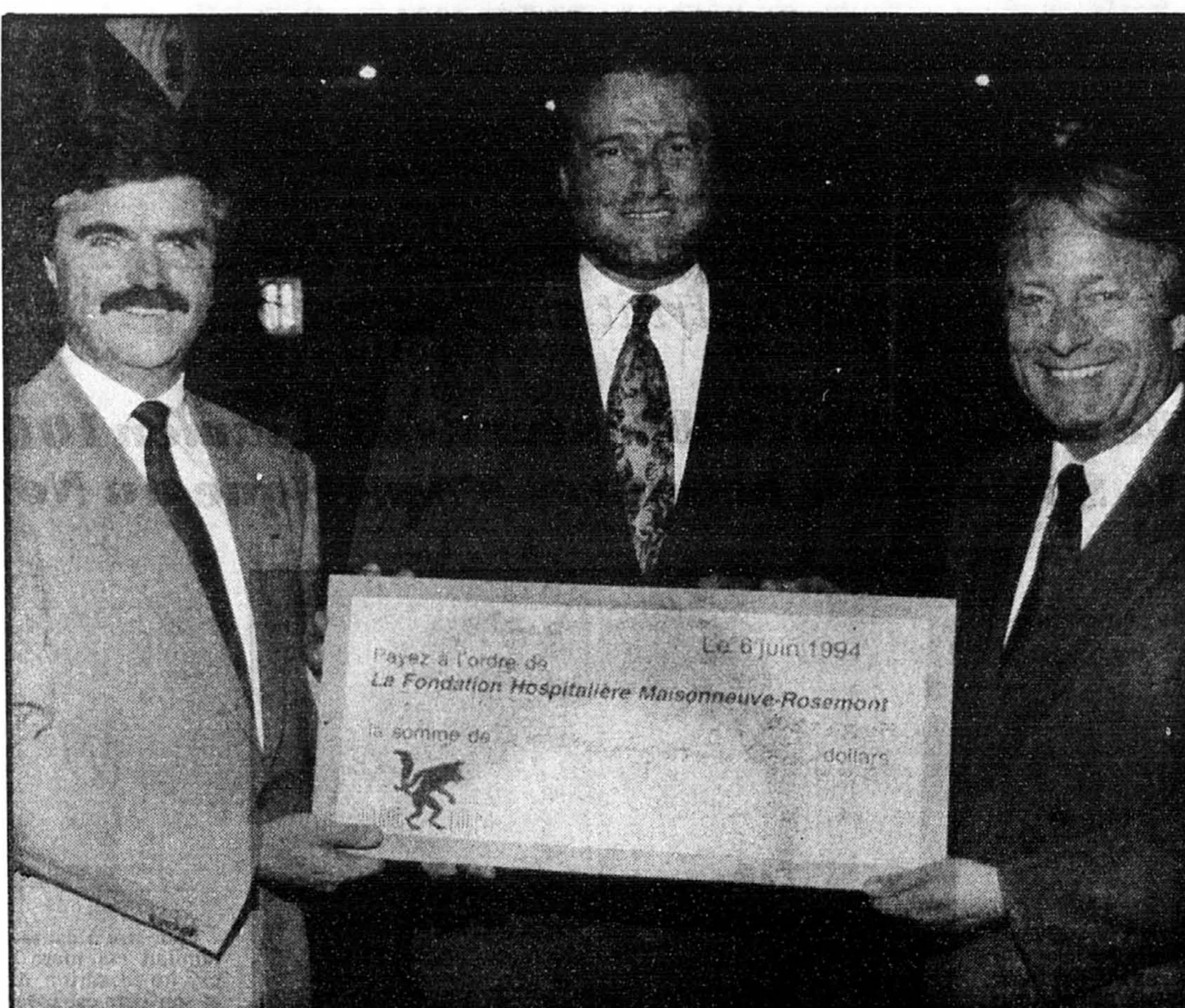


Robert Taylor

Deux entreprises de la Rive-Sud viennent de faire chacune un don de 5000 \$ dans le cadre de la campagne de financement de la Fondation et de l'hôpital Charles LeMoine. Il s'agit de Les 4 glaces de Brossard, dont le président est **Léo Bourgault**. Les magasins Taylor inc. et son président **Robert Taylor**, se sont engagés auprès de **Roland Guay**, président de la campagne de financement, et **Paulin Hovington**, président du conseil d'administration de l'hôpital, à faire également un don de 5000 \$.

Premier dîner-dansant, visant à recueillir des fonds pour créer une bourse d'étude pour la recherche sur l'épilepsie, en mémoire de **Mark Cooney**, fils de la présidente actuelle d'Epilepsie Canada. Cette activité, qui se déroulera le samedi 29 octobre à l'hôtel Delta de Montréal, sera sous la présidence d'honneur de **Marc Ouellette**, vice-président et directeur général des Restaurants McDonald du Canada ltée. Renseignements: 845-7855.

Enfants malades et leurs familles, tous plus ou moins gravement éprouvés, ont l'occasion de se réjouir, un peu comme tout le monde, en cette période estivale. En effet, Leucan met à leur disposition, grâce au concours de moniteurs bénévoles, un camp d'été qui peut accueillir 400 participants. Il y a près de dix ans que ce camp accueille des familles d'enfants malades. Renseignements: 731-3696.



Un spectacle de Charlebois rapporte 157 550 \$

Un spectacle-bénéfice donné par **Robert Charlebois** à la Place des arts au début de juin a permis de recueillir 157 550 \$ pour la Fondation hospitalière Maisonneuve-Rosemont. Dans l'ordre habituel: **Jean Laurin**, président de la Société immobilière Devencore ltée; et **Claude Tessier**, vice-président de Placements immobiliers l'Industrielle-Alliance, tous les deux coprésidents de l'activité; ainsi que **Gilles Jarry**, président de la Fondation et vice-président, direction du Québec, de la Banque de Montréal.



Upjohn: 100 000 \$ à l'Université de Montréal

L'Université de Montréal recevra 100 000 \$ de la compagnie Upjohn du Canada d'ici cinq ans. Ces fonds serviront à la recherche en sciences neurologiques. Dans l'ordre habituel: **Raymond Lavigne**, directeur des affaires gouvernementales et professionnelles d'Upjohn; **René Simard**, recteur de l'Université de Montréal; **Serge Carrière**, doyen de la faculté de médecine.

Ninon Béatrice Daltin, étudiante à l'École des hautes études commerciales, a remporté le premier prix du concours de journalisme de l'École, prix offert par l'Ordre des comptables agréés du Québec. Le deuxième prix a été attribué à **Marie-Christine Piché** et le troisième prix de ce concours des HEC est allé à **Dominique Robert**.

Nelson D'Amours, président sortant de la Corporation professionnelle des comptables généraux licenciés du Québec, a eu le plaisir de faire un dernier geste officiel en remettant le grand prix du concours Entrepreneurship à la designer montréalaise **Angela Bucaro**, pour l'extension, à l'hiver 1995-printemps 1996, de sa première collection de vêtements de fourrure qui sera lancée à l'automne 1994. Une bourse de 10 000 \$ accompagne le trophée. La mention d'honneur de la Fondation Desjardins, d'une valeur de 5000 \$, a été attribuée à **Tommy Petrosiannis** et **Joseph Silvester**, de Silvester Technologie.



Angela Bucaro

Avis aux inventeurs québécois, il ne reste plus que quelques jours (date limite d'inscription, le 7 août à minuit) pour s'inscrire au concours d'inventions de l'Ordre des ingénieurs du Québec. Cette première édition de ce concours consacrera un gagnant pour chacune des dix régions du Québec. Aux prix de 5000 \$ attribués à ceux-ci viendra s'ajouter un prix de 25 000 \$ au grand gagnant québécois. Un gala consacré aux inventeurs et leurs créations sera télédiffusé en novembre. Renseignements: 597-0953.

Psychologue en développement humain ayant consacré sa carrière à l'étude du développement du jeune enfant, **Thérèse Gouin-Décarie**, première femme à recevoir le prix Marcel-Vincent de l'Association canadienne-française pour l'avancement des sciences, et «professeure émérite», s'est vue remettre un doctorat honorifique en droit par la Faculté des arts et des sciences de l'université Concordia.



Thérèse Gouin-Décarie

Les jeunes élèves du secondaire sont invités à participer, d'ici le 31 décembre 1994, à un concours d'interview sur vidéo d'un ancien combattant ou de toute personne ayant travaillé dans une entreprise pour soutenir l'effort de guerre outre-mer. Il suffit de disposer d'une caméra vidéo, de trouver une personne pouvant raconter une anecdote de l'époque de la Dernière Guerre, et d'être deux élèves (un caméraman et un interviewer) pour réaliser ce projet. Grand prix: voyage en mai 1995 en Hollande. Renseignements: Concours vidéo «Souvenirs de guerre», 22, rue O'Meara, Ottawa (Ontario), K1Y 4N6. Tél. (613) 728-0791.

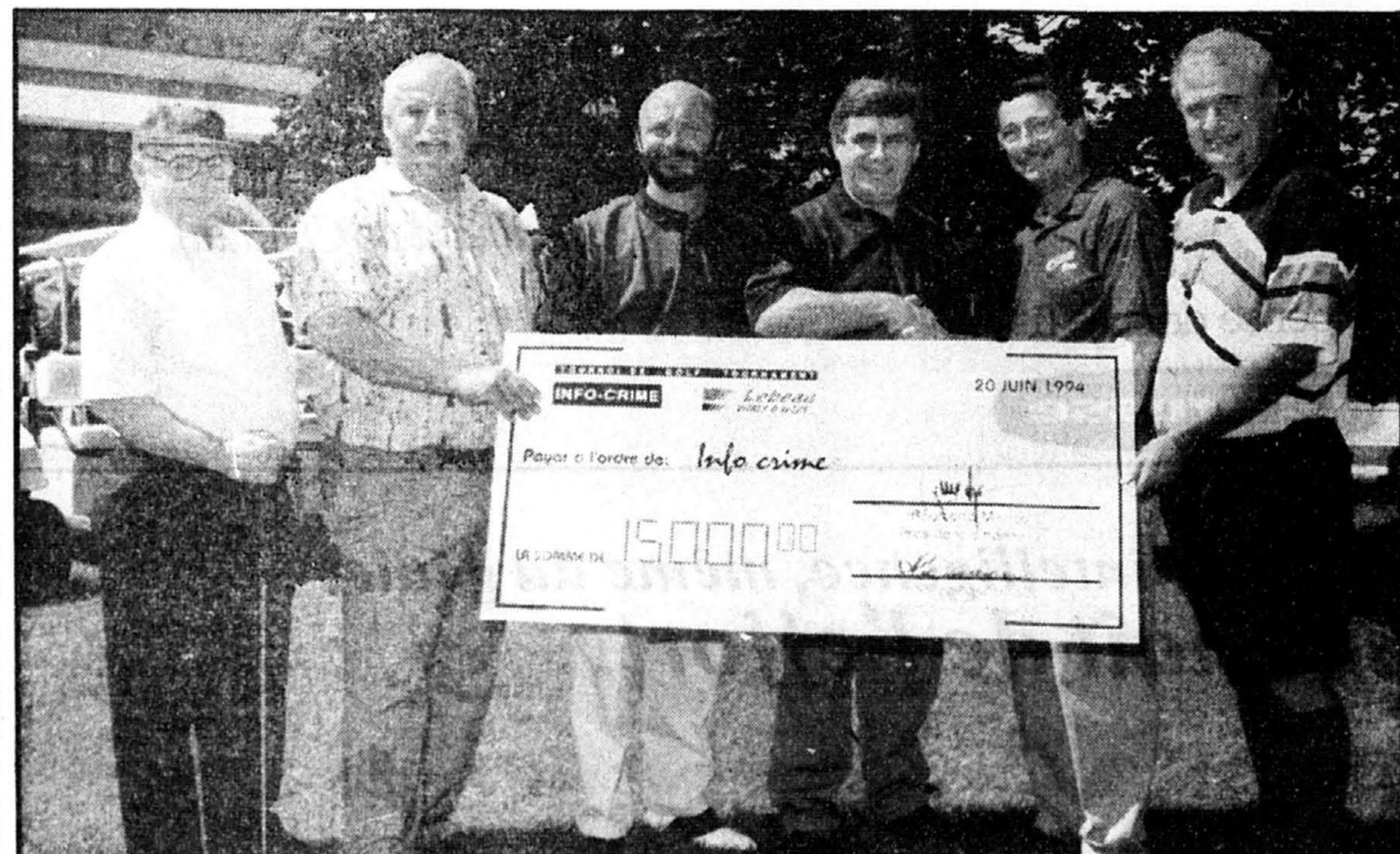
Le jeune commentateur sportif **Denis Casavant**, qui assume avec **Rodger Bruilotte**, la couverture des matchs des Expos au Réseau des Sports, est également le porte-parole du chapitre du Québec de la Fondation canadienne Rêves d'enfants. Un don de 10 000 \$ sera remis à la Fondation, à la fin de la saison de baseball. C'est IBM Canada qui remettra ce don en compagnie du joueur ayant réussi le plus long coup de circuit.



Denis Casavant

Dans le cadre de sa campagne de financement, le Conseil de la peinture du Québec organise, en collaboration avec la Sun Life, une série d'expositions présentées au rez-de-chaussée de l'édifice Sun Life, Square Dominion.

À MERCREDI



Tournoi-bénéfice d'Info-crime

Les 144 golfeurs qui ont participé au tournoi-bénéfice d'Info-crime ont laissé 15 000 \$ à cet organisme. Dans l'ordre habituel: **Alex Harper**, directeur d'Info-crime; **Serge Lescarbeau**, directeur du marketing chez Lebeau vitres d'autos; **Jules Lizotte**, président d'Info-crime; **Jacques Duchesneau**, directeur du Service de police de la Communauté urbaine de Montréal; **Raymond Medza**, directeur du Bureau d'assurances du Canada; **Michel Saint-Pierre**, vice-président de Lebeau vitres d'autos.



Pour contrer la maladie d'Alzheimer

Le premier bal blanc de la Société Alzheimer de Montréal a permis de recueillir plus de 44 000 \$. Dans l'ordre habituel: **Jeanne Sénécal**, directrice, financement et sensibilisation de la Société; **Raoul Côté**, président du comité organisateur du bal; **Gérald Hubert**, directeur général de la Société.

SUR LA SCÈNE DE L'ACTUALITÉ

SEMAINE DU 31 JUILLET 1994

La personnalité de la semaine

Il n'est pas de succès qui se mérite
s'il n'est construit sur l'excellence

Elle a dominé les 2289 inscrits à l'examen 100
de la Société des actuaires d'Amérique du Nord

SONIA SARFATI
collaboration spéciale

On ne rêve pas de devenir actuaire. Pas à cinq ans, ni à 10. Ni même à 15. En fait, lorsqu'elle est entrée au cégep, Marie-Eve Lachance ignorait tout de l'actuariat. Comme beaucoup de gens, d'ailleurs.

«À moins de connaître un actuaire ou quelqu'un qui étudie dans ce domaine, ce n'est pas une profession qui retient spontanément l'attention», admet Marie-Eve Lachance.

Pourtant, la jeune femme âgée de 20 ans étudie aujourd'hui à l'École d'actuariat de la Faculté des sciences et de génie de l'Université Laval, à Québec. Et elle a obtenu la meilleure note à l'examen 100 de la Société des actuaires (Society of Actuaries), qu'elle a passé en février dernier, en même temps que 2288 autres étudiants provenant de toute l'Amérique du Nord. Examen qui coule 60 à 70 p. cent des participants.

Une réalisation que *La Presse* tient à souligner en décernant à Marie-Eve Lachance le titre de Personnalité de la semaine.

«Deux fois sur trois, ce sont des gens de Harvard ou de Stanford qui obtiennent le meilleur résultat, indique Marie-Eve Lachance. J'ai donc été surprise en apprenant la nouvelle, au mois d'avril. Même si je savais que ça avait bien été pour moi...»

Ce 10, qu'elle doit à son travail acharné et à son grand sens de l'organisation («Il faut savoir organiser son temps», répète-t-elle à plusieurs reprises durant

l'entrevue), Marie-Eve Lachance sait qu'il ne signifie pas nécessairement une note parfaite — nous ne sommes pas en patinage artistique ni en gymnastique!

L'examen 100 comprend 60 questions, explique-t-elle. Il faut répondre avec exactitude à la grande majorité d'entre elles pour mériter un 10. Si l'on a moins de succès, on tombe à 9. Puis à 8... Et ainsi de suite, dans l'espoir d'obtenir au moins un 6 (c'est la note de passage).

Or, Marie-Eve Lachance s'est non seulement qualifiée pour un 10 (comme quelques autres), mais elle a obtenu le plus grand nombre de bonnes réponses parmi les 2289 étudiants qui ont passé l'examen 100 en février. Bref, la meilleure, c'était elle.

Et elle a ainsi remporté une bourse de... 200\$. «C'est bon pour mon c.v., et ça me permettra de payer une petite partie du coût de mes prochains examens», fait-elle en éclatant de rire.

A l'entraînement

Tout comme elle rit lorsqu'on l'interroge sur sa passion pour les mathématiques. «Moi, ce que j'ai de la difficulté à comprendre, c'est pourquoi tant de monde aime le hockey!»

Puis, retournant le couteau dans la plaie (n'est-ce pas ainsi que beaucoup de gens considèrent les mathématiques?), Marie-Eve Lachance affirme qu'au bout de sa première année universitaire, une année chargée et fort exigeante, elle s'est rendu compte qu'elle aime les maths... plus encore que ce qu'elle aurait imaginé au départ.

Mais cet amour n'est pas inné.



MARIE-EVE LACHANCE

«Deux fois sur trois, ce sont des gens de Harvard ou de Stanford qui obtiennent le meilleur résultat. J'ai donc été surprise en apprenant la nouvelle, même si je savais que ça avait bien été pour moi...»

Peut-être à cause du contexte familial (sa mère enseigne en psycho-éducation à l'université et son père est psychologue), la jeune femme a toujours souhaité aller un jour à l'université pour étudier en sciences.

Dans quel domaine précisément? Elle l'ignorait, jusqu'à son passage au collège Merici, à Québec. Où elle s'est mise à participer à des concours de mathématiques. Comme ça, juste pour voir.

Or, qui dit concours, dit entraînement. Et entraîneur. Robert Latulippe en est un bon. Très bon. «Il avait vraiment le don de nous motiver», note Marie-Eve Lachance, dont les résultats n'ont toutefois rien eu d'extraordinaire durant sa première année de participation aux concours.

Mais elle a persévéré. Entre autres «parce qu'un concours de mathématiques, c'est bien plus le fun qu'un examen». Ça, ça mérite explication, non? Un exemple, peut-être? «Si tu coupes un spaghetti en trois, quelle est la probabilité de pouvoir former un triangle avec les trois morceaux?», lance Marie-Eve Lachance. Et encore, elle rit.

Car elle rit beaucoup. Avec elle, on est loin du prototype classique du mathématicien. C'est-à-dire le gars à lunettes, sérieux comme une équation et ayant autant d'humour qu'une calculatrice. «Entre actuaires et futurs actuaires, on peut se faire des plaisanteries à saveur «actuarienne», mais... on ne vire pas fou avec ça! On ne passe pas notre temps à discuter de la probabilité que notre steak cuise en 5 minutes!»

C'est ça, une plaisanterie à saveur «actuarienne»? «Pas vrai-

ment. C'est que là, je n'arrive pas à en trouver une qui soit... *comptable!*» Nouvel éclat de rire.

Des chiffres et des rires

En fait, le rire est un bon moyen de faire tomber la pression. Cui, si elle est moins élevée pendant le congé d'été, est dans le rouge vif pendant toute l'année scolaire. «Si on apprend une chose en actuariat, c'est bien de travailler sous pression», indique Marie-Eve Lachance.

Une pression à laquelle tous ne résistent pas. Plus de la moitié des étudiants en ce domaine abandonnent. Surtout pendant la première année. C'est pire qu'en médecine, alors? «Oh, la médecine, ce n'est pas si dur! lance la jeune femme. Ma meilleure amie est en médecine, et elle a plus de temps libre que moi!»

Puis elle poursuit, plus sérieusement: «C'est très difficile d'entrer en médecine. Ceux qui y parviennent, poursuivent généralement jusqu'au bout. Par contre, c'est facile d'entrer en actuariat. Là, la sélection naturelle se fait en cours de route.»

Le secret, pour contourner les écueils du découragement? Marie-Eve Lachance revient encore et toujours au sens de l'organisation. Auquel s'ajoute, chez elle, un sens de l'humour certain. Combinaison gagnante? On dirait bien. Mais, en fait, ce n'est pas Marie-Eve Lachance qui ira la jouer... au casino.

«En terme de probabilités, le meilleur moyen de faire de l'argent au casino, c'est d'en être le propriétaire!», conclut-elle. Si elle le dit...

Réflexion...

«L'homme isolé ne pense plus et ne progresse plus.»

(Teilhard de Chardin)

Je pense donc je lis

La Presse

Sources: Office des Communications Sociales

Encore plus que du talent, de l'intelligence, même du génie,
l'excellence naît de l'effort.



Hydro-Québec

Le meilleur de nous-mêmes



ALCAN